

Statut et évolution des lettres basques durant les XVIIème et XVIIIème siècles

Bernard Oyharçabal

► **To cite this version:**

Bernard Oyharçabal. Statut et évolution des lettres basques durant les XVIIème et XVIIIème siècles. Centre de recherche sur la langue et les textes basques, IKER - UMR 5478 (CNRS, Bordeaux 3 UPPA), pp.219-287, 2001. <artxibo-00068145>

HAL Id: artxibo-00068145

<https://artxiker.ccsd.cnrs.fr/artxibo-00068145>

Submitted on 10 May 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Statut et évolution des lettres basques
durant les XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles¹**
B. Oyharçabal (CNRS, *IKER*, UMR 5478)

(Lapurdum VI, 2001 pp. 219-287)

Si les premières publications en langue basque datent du 16^{ème} siècle, avec les poèmes de B. Echepare (1545), la traduction du Nouveau Testament et de l'Instruction chrétienne calvinistes (1571) par J. Liçarrague, le recueil de proverbes biscayens de 1596 et, de manière secondaire, la rédaction de petits catéchismes bilingues en Navarre (Elso, 1561) et en Biscaye (Betolaça, 1596)², la fixation d'une variété de langue écrite en langue basque, qui servira de base à ce que l'on désigne sous le nom de labourdin classique, ne se fit qu'au siècle suivant, essentiellement dans une zone géographiquement bien délimitée, entre Sare et Saint-Jean-de-Luz. En effet, à partir de 1617, la publication d'ouvrages rédigés en labourdin connut un essor notable, et ce dialecte donna alors aux lettres basques une assise significative, de telle sorte que les ouvrages réalisés dans des variétés différentes au cours de ce siècle, que ce soit avec Oihenart (1656) ou Tartas (1666, 1672), tinrent compte de cet apport³. Pourtant, assez rapidement, après que dans la seconde moitié du siècle la production d'œuvres nouvelles originales eut ralenti, cette impulsion s'affaiblit nettement, et cessa de produire ses effets, si bien qu'au siècle suivant, en particulier durant sa première moitié, fort peu de textes labourdins inédits furent publiés. Aussi considère-t-on que le 18^{ème} siècle marque le déclin de cette tradition labourdine, en même temps qu'il se caractérise par l'apparition d'un mouvement favorable aux lettres basques de l'autre côté de la frontière, en Guipuscoa surtout, sous l'impulsion de Larramendi, auteur de la première grammaire basque publiée (1729), et d'un dictionnaire trilingue appelé à recevoir un large écho (1749).

¹ Cet article est une version augmentée et adaptée à un lectorat éventuellement non bascophone ou hispanophone, d'un article à paraître en basque (Oyharçabal à par.), qui synthétise et complète diverses études antérieures.

² Nous ne mentionnons ici que les ouvrages réellement connus (au moins indirectement, comme dans le cas du catéchisme d'Elso²). Il est fort possible que d'autres ouvrages furent publiés dont aucune trace n'a été conservée, comme semblent l'indiquer certaines observations d'auteurs du 16^{ème} siècle, tel Madariaga ; voir Altzibar (1989 : 2, 03), et les références citées.

³ De l'autre côté de la frontière également, le mouvement bascofile du 18^{ème} siècle ne manqua pas de reconnaître l'importance de l'école labourdine. Ainsi Larramendi, qui en eut une connaissance directe à travers ses lectures et peut être également à l'occasion de son séjour dans les environs de Bayonne avec la Reine Anne de Neubourg, veuve de Charles II, dont il fut le confesseur. On rappellera aussi qu'Añibarro (1748-1830) réalisa une adaptation biscayenne de l'ouvrage majeur de la littérature labourdine classique, *Gero* ('Après') d'Axular.

Les historiens de la littérature basque ont principalement évoqué des raisons d'ordre économique pour expliquer ces données : la prospérité de la côte labourdine au 17^{ème} siècle aurait permis l'apparition et le développement d'une tradition locale dans la sphère des lettres, et, inversement, la dégradation des conditions économiques au siècle suivant, du fait de la chute de l'activité maritime consécutive au Traité d'Utrecht, aurait entraîné le déclin des lettres labourdines. Parallèlement, le rôle nouveau et prééminent joué par les auteurs du Guipuscoa dans les lettres basques au cours de ce même 18^{ème} siècle devait être mis en relation avec le développement du commerce de cette province avec le Nouveau Monde à cette époque.

Cette analyse est séduisante. Pourtant, elle repose sur une mise en correspondance entre activité économique en Labourd et production d'ouvrages écrits en labourdin, à laquelle la répétition a conféré peu à peu le statut de topos, mais dont la validité doit être questionnée. On peut tout d'abord avoir quelques doutes quant à la pertinence d'une démarche consistant à rendre compte des phénomènes de la vie socioculturelle, certes significatifs, mais de portée ou d'incidence limitée du point de vue matériel, par l'évolution des conditions économiques. Au surplus, il est fort douteux, en l'occurrence, que les bases factuelles de ce rapprochement soient aussi bien assurées qu'on l'a longtemps cru. Je voudrais par conséquent mettre en question ici cette vue, profitant de la circonstance pour conduire une réflexion relative à la situation que connurent durant cette période les provinces basques, tant aquitaines qu'ibériques, dans le domaine culturel considéré dans ses aspects linguistiques.

J'examinerai principalement l'évolution des lettres basques dans les provinces basques d'Aquitaine. Je montrerai en premier lieu qu'il ne semble pas que les changements survenus dans le domaine économique, notamment en ce qui concerne l'activité maritime, dans le Labourd des 17^{ème} et 18^{ème} siècles, eurent un écho direct dans la création et l'évolution de la production des écrits basques (§1). Dans un second temps, je m'interrogerai sur le type de lectorat auquel les écrits labourdins de cette époque étaient destinés, en mettant en évidence l'existence et l'importance dans la première partie du 17^{ème} siècle d'un lectorat bascophone moyennement cultivé ne lisant pas ou difficilement le français (§2). Ceci me conduira à mettre en lumière un conflit linguistique resté longtemps inaperçu, et qui surgit dans les années 1627-1635 dans l'entourage de l'évêque de Bayonne et dont l'un des protagonistes majeurs fut J. Etcheberri (§3). Je prolongerai cette réflexion en mettant en évidence un double processus d'évolution du statut sociolinguistique des langues de l'écrit au cours des 17^{ème} et 18^{ème} siècles dans les provinces basques aquitaines : renforcement du français comme langue d'accès à la connaissance et à la culture pour les couches intermédiaires (§4), progression du basque comme langue associée à la première alphabétisation des couches sociales moins favorisées. Cette double évolution explique le paradoxe de la production d'ouvrages en langue basque en France durant cette période,

caractéristique d'une situation de diglossie littéraire : elle ne cesse de progresser en quantité (nombre de publications, toutes catégories confondues), alors que l'on observe, dès la fin du 17^{ème} siècle, une absence presque totale de publications de textes créés en basque (qui ne soient ni une réédition, ni une traduction ou une adaptation), même dans le domaine des textes utilitaires (§5).

Cette analyse m'amènera à considérer, dans une partie finale, la situation des lettres basques dans les provinces ibériques durant cette période. Je montrerai d'abord que les conditions matérielles pour le développement d'une production écrite dans les provinces basques péninsulaires existaient bien avant le 18^{ème} siècle, et de façon beaucoup plus évidente, en réalité, qu'en Labourd ou, à plus forte raison, en Soule. C'est en raison d'une situation diglossique dissemblable, caractérisée par un positionnement du castillan face au latin beaucoup plus précoce, que les lettres basques se trouvèrent comme empêchées d'apparaître plus tôt en Biscaye, Guipuscoa et Haute-Navarre (§6). Je m'arrêterai ensuite sur les ambiguïtés du mouvement euskarophile tel qu'il se développa dans la seconde partie du 18^{ème} siècle, en Guipuscoa notamment, d'abord avec Larramendi, puis bientôt chez les promoteurs des Lumières dans la péninsule, à savoir les membres de la *Real Compañia Bascongada de los Amigos del País*. Cette ambiguïté caractérise, en effet, une attitude du mouvement euskarophile qui se prolongera pour l'essentiel durant les deux siècles suivants, sur les deux côtés de la frontière, jusqu'à une date toute récente (§7). Je conclurai par quelques observations générales complétant les remarques de cette introduction (§8).

1. L'évolution des lettres labourdines et l'activité maritime en Labourd.

Comme nous l'avons rappelé dans les propos précédents, les historiens de la littérature basque ont principalement cherché dans l'économie les facteurs expliquant l'évolution des lettres labourdines. C'est surtout pour expliquer l'affaiblissement survenu au 18^{ème} siècle que cette analyse a été proposée par Lafitte dès 1941 :

Le XVIII^e siècle est un moment de décadence pour le Pays basque français. La région se trouve soudain dans la misère. Le traité d'Utrecht (1713) lui a fermé les portes du Nouveau Monde : plus de débouchés pour ses multiples industries locales naguère florissantes. Le malheur économique n'est pas favorable aux Muses. (Lafitte 1941 : 43)

A la suite de Lafitte, la plupart des historiens de la littérature ont repris cet argument, attribuant le déclin des lettres labourdines aux conséquences économiques du Traité d'Utrecht, réputées néfastes pour les pêches labourdines : Mitxelena (1960 : 85), Sarasola (1976 : 51), Villasante (1979 : 102), Sagarna (1984), Juaristi (1987 : 49), Urkizu & autres (2000 : 233).

En affirmant que l'affaiblissement de l'économie labourdine, consécutif aux difficultés de l'activité maritime, eut pour conséquence la baisse de la production d'ouvrages en langue basque, on donnait à penser que la vigueur du secteur économique n'était pas étrangère à l'essor et la vitalité des lettres basques dans la période précédente. De même, une telle approche conduisait à considérer que ce type d'explication pouvait rendre compte du fait que ce qui était observé en Labourd ne s'était pas produit à la même époque dans les provinces ibériques. De ce point de vue, il est significatif que Michelena (1960), et à sa suite Juaristi (1987), n'hésitent pas à rapprocher l'essor premier des lettres guipuscoanes au 18^{ème} siècle du développement du commerce, qu'exprime la création de la *Real Compañía Guipuzcoana de Caracas*⁴ :

(1) *La littérature labourdine ne se maintint pas au 17^{ème} siècle au niveau qu'elle avait atteint au siècle précédent. P. Lafitte voit en ceci le reflet des difficultés économiques qui résultèrent du traité d'Utrecht pour la côte basque française. On pourrait ajouter, sans établir pour cela une corrélation étroite entre des phénomènes d'ordre différent, que le premier épanouissement littéraire survenu chez nous [outre-Bidassoa] est postérieur à l'expansion commerciale, dont la fondation de la Real Compañía Guipuzcoana de Caracas est un bon indice. (Michelena 1960 : 85)*⁵

Pourtant, lorsque l'on analyse de plus près les fondements de cette analyse souvent répétée, il ne semble pas qu'ils soient aussi bien établis qu'on pourrait s'y attendre. En premier lieu, ainsi d'ailleurs que Michelena lui-même l'indique, il convient de garder à l'esprit que les phénomènes que l'on veut associer sont de nature différente. S'il est évident que la production d'ouvrages imprimés nécessite, comme toute production sociale de cette sorte, l'existence des conditions matérielles adéquates, il s'agit de conditions nécessaires, mais non suffisantes. On ne saurait en particulier négliger en cette matière les effets de la situation de diglossie (ou, si l'on veut, en tenant compte du latin, triglossique) existant dans les zones bascophones. En effet, l'une des caractéristiques des sociétés diglossiques, ainsi que l'indique le créateur du terme de *diglossie* lui-même (Ferguson 1959), est que la langue socialement infériorisée se trouve exclue des usages socialement valorisés, à la définition desquels l'écrit contribue grandement. Comme nous le verrons (*infra* §6), le cas du Pays Basque ibérique illustre parfaitement cette situation, car la production d'ouvrages au 16^{ème} et 17^{ème} siècles y fut fort peu profitable à la langue basque, et se réalisa presque exclusivement au profit du castillan.

⁴ Société qui avait obtenu le monopole du commerce avec le Venezuela.

⁵ Le texte original en basque ou espagnol des citations traduites dans le texte sont regroupées en appendice. La numérotation précédent la citation renvoie à celle de cet appendice.

Quoi qu'il en soit, en ce qui concerne le labourdin, les éléments factuels sur lesquels Lafitte se fondait il y a soixante ans pour poser son hypothèse s'avèrent très fragiles lorsqu'on les examine à la lumière des travaux réalisés par les historiens depuis lors. En effet, le parallélisme qu'il croyait pouvoir observer entre l'évolution de la production d'ouvrages labourdins et celle de l'activité des ports de la côte du Labourd n'est en aucune façon établi. En raison de l'habitude de découper le temps par siècles, on a coutume d'opposer, en ce qui regarde les lettres labourdines, les 17^{ème} et 18^{ème} siècles, le premier ayant été productif et le second, au contraire, beaucoup moins. Mais si l'on opte pour un découpage par demi-siècles, on observe que les auteurs labourdins avaient commencé à montrer des signes patents d'essoufflement dès la seconde moitié du 17^{ème} siècle. En effet, durant cette période, le nombre de premières publications originales baisse de manière significative (d'un tiers) par rapport au demi-siècle précédent : on en compte six dans la première moitié du siècle, et quatre dans la seconde (il n'y en aura qu'une durant la première moitié du siècle suivant); cf. Sarasola (1976 : 182-183). Or, on ne voit pas dans cette évolution de parallélisme significatif avec l'activité maritime et portuaire en Labourd. Celle-ci, selon Turgeon (1982), atteint d'ailleurs son apogée nettement avant la naissance de la littérature labourdine, dans les années 1585, pour se maintenir à ce niveau élevé, malgré quelques variations intermittentes, durant pratiquement un siècle et demi jusque dans les années 1735:

La reconstitution de l'armement montre, en effet, que les pêches basques plafonnèrent dès 1580-90 pour se maintenir à des niveaux élevés jusqu'en 1730-40. (Turgeon 1982 : 08)

Ce décalage entre production d'ouvrages nouveaux et activité économique est encore plus manifeste lorsque l'on observe les phases de décadence. Pour les lettres labourdines, la chute se manifeste dès la seconde partie du 17^{ème} siècle et cette production atteint son degré le plus bas dans la première partie du 18^{ème} siècle. Au plan économique, par contre, c'est bien plus tard, au cours des années 1740, et non pas un quart de siècle plus tôt, à la suite du Traité d'Utrecht, que les ports de Saint-Jean-de-Luz et Ciboure connurent la crise durable qui les affecta au 18^{ème} siècle. L'absence de parallélisme significatif entre l'évolution du secteur socio-économique en Labourd et la production de textes basques est d'ailleurs évidente si l'on retient le critère de la démographie : c'est en effet à partir des années 1740, et durant toute la seconde moitié du siècle, que l'on observe une dégradation considérable dans la zone de Saint Jean de Luz (Darrobers 1994 : 86-91). Au contraire, en ce qui concerne les ouvrages labourdins, les choses ont tendance à s'améliorer par rapport à la période antérieure : au cours de la seconde partie du 18^{ème} siècle, le nombre d'ouvrages publiés double (18 → 36), celui des premières publications (y compris les traductions) également (6 → 12); et la même tendance s'observe en ce qui concerne les textes de création, même s'il s'agit de quantités peu significatives (1 → 3) ; cf. Sarasola (1976:182-3).

Il semble par conséquent que l'on se soit satisfait d'explications sans grands fondements pour interpréter l'évolution des lettres labourdines. Remarquons d'ailleurs, même si ceci à un caractère quelque peu anecdotique, qu'après l'impulsion donnée par Materre, les lettres labourdines connurent leur apogée entre 1627 (année de la publication du premier ouvrage d'Etcheberri de Ciboure) et 1643 (année de la publication de l'ouvrage d'Axular). Durant cette période si prometteuse pour les lettres labourdines, le Labourd connut pourtant des années fort difficiles, en raison de la guerre franco-espagnole⁶. Les troupes du Roi d'Espagne, venues du Guipuscoa, envahirent et occupèrent toute la côte labourdine. Ciboure fut presque entièrement détruite et toutes ses réserves pillées. Saint-Jean-de-Luz, Ascain, Urrugne furent également occupées pendant un an (Nogaret 1925:138), et dans les années suivantes le Labourd fut ainsi parcouru par des troupes en conflit *spolié et presque ruiné tant par les courses des ennemis que par le passage des gens de guerre lors du siège de Fontarrabie*, indique l'évêque (cf. Dupuy 1972). C'est pourtant dans ce contexte socio-politique si peu favorable que les lettres labourdines connurent les années parmi les plus remarquables de leur histoire.

Observons toutefois que l'évolution économique évoquée ci-dessus eut très certainement une influence sur la place prise par le lectorat et les thèmes marins dans les textes : ils sont suffisamment importants durant la première moitié du 17^{ème} siècle pour justifier les compositions spécifiques (Arcocha-Scarcia 1999), y compris dans le domaine des textes techniques, tel que celui des livres de navigation (Arcocha-Scarcia 2000), mais ils sont absents au siècle suivant dans l'écrit basque, de plus en plus associé à la ruralité.

2. Le lectorat des écrits labourdins du 17^{ème} siècle.

Au début du 17^{ème} siècle, en dehors de la périphérie bayonnaise et de quelques bourgades occitanophones dans la proximité de l'Adour, le basque est la langue de communication ordinaire des trois provinces basques du nord, et le latin la principale langue du savoir et d'accès à la connaissance. Le gascon, langue romane de prestige dans cette région durant les époques précédentes (avec le castillan pour la Basse-Navarre), avait cédé sa place de principale langue du droit au profit du français, bien que dans certains usages au moins il maintint ses positions jusqu'au milieu du siècle⁷. En dehors des gens de robe et des

⁶ Le début de cette période se signale aussi par les retombées du conflit engagé dans le Royaume pour réduire les foyers protestants. Des bâtiments des ports de Saint-Jean-de-Luz et Bayonne, dûment armés, furent ainsi engagés dans la défense de l'île de Ré, menacée par la flotte anglaise, et dans le siège de la Rochelle. (Goyetche 1883 : 76, Nogaret 1925 : 176)

⁷ Les Fors de Basse-Navarre, que le Roi approuva en 1611 et qui furent publiés en 1645, sont écrits en gascon, tout comme d'ailleurs les Coutumes de Labourd et celles de Soule, mais celles-ci

gentilhommes fréquentant la Cour que de Lancre (1612 [1982 :78]) évoque dans ses indications sur le Labourd, et qui sont *élevés à la française* (idem), ou encore des gens d'armes ou des membres du clergé qui avaient eu l'occasion de sortir du pays de manière durable, le français, langue du pouvoir et du droit, était connu des cercles directement intéressés en ces matières, mais certainement ignoré ou mal maîtrisé en dehors de ceux-ci, y compris parmi les personnes ayant eu une formation scolaire, lorsque du moins celle-ci était reçue localement. Le témoignage de de Lancre concernant les difficultés liées à la langue qu'il rencontra lors de son séjour en Labourd, et l'importance de l'interprétariat dans les procédures durant l'instruction des procès de sorcellerie de 1609, montrent en effet que la connaissance du français était limitée, par exemple, chez les membres du clergé⁸.

Dans ce contexte, l'attitude adoptée par l'Evêché en matière linguistique prenait une grande importance, car c'est sur lui que reposait principalement la formation des esprits, et la surveillance de l'enseignement élémentaire dans les paroisses, lui même étroitement associé à la catéchèse. De fait, l'apparition d'une tradition écrite en langue basque était largement dépendante des choix linguistiques de l'évêché dans l'organisation de sa pastorale et l'élaboration de la littérature correspondante.

A la suite du concile de Trente, et face à la menace protestante, qui n'était pas que virtuelle dans les évêchés incluant des zones bascophones⁹, cette question était plus que théorique : il convenait de parvenir à un encadrement satisfaisant

furent rédigées beaucoup plus tôt (1513 pour le Labourd, 1520 pour la Soule), et imprimées pour la première fois en 1553, soit près d'un siècle plus tôt.

⁸ De Lancre indique qu'un prêtre régulier s'était présenté à lui pour accomplir la tâche d'interprète, et discute les difficultés pouvant résulter de cette situation du fait notamment de l'existence de prêtres sorciers : *Qu'étant de même partie, tant d'exécutions faites par Justice le [l'interprète] pourrait tirer à commisération, ou bien étant prêtre, à se plaire au sang, voyant qu'il se présentait plusieurs Prêtres sorciers, se ressentant plus que les autres de l'indignité commise par des gens élevés en même fonction et dignité que lui, et à ce saint ordre de Prêtrise.* (1612 [1982 : 279]). De Lancre, pour interroger les prêtres, devait donc utiliser les services d'un interprète. Celui qui s'était présenté à lui donna apparemment toute satisfaction, bien que sa connaissance du français ne fût pas aussi bonne que souhaitable : *encore qu'il fût bien versé en la langue Basque, il n'était pas si suffisant en la langue Française* (idem : 278). Au demeurant, malgré cette insuffisance, il fallait s'en contenter, car, confie de Lancre, *à peine aussi s'en trouverait-il un dans le pays plus suffisant pour cet office.* (idem : 280)

⁹ Malgré l'exiguïté des territoires, trois Evêchés étaient concernés : celui de Bayonne, qui, même après la perte en 1566 des derniers archiprêtres situées en Guipuscoa et Haute-Navarre, couvrait pour l'essentiel un territoire bascophone, puisqu'il incluait tout le Labourd et la plus grande partie de la Basse-Navarre ; celui de Dax qui incluait diverses paroisses de Basse-Navarre (Pays de Mixe et d'Ostabaret) ; et enfin celui d'Oloron, qui incluait les paroisses de Soule. Dans la seconde partie du 16^{ème} siècle, les trois évêchés connurent une activité protestante, plus ou moins intensive selon les zones.

des populations grâce à un contrôle étroit de l'instruction chrétienne et à sa généralisation¹⁰. Ceci impliquait évidemment l'emploi d'une langue accessible aux paroissiens, c'est-à-dire l'emploi du basque dans les provinces basques.

Depuis 1598, l'Evêque de Bayonne était B. d'Etchaz, qui savait le basque (de Lancre rapporte qu'il fut en mesure d'interroger directement les prêtres sorciers en 1609), comme d'ailleurs le béarnais, l'espagnol et le français. Il était par conséquent bien en mesure d'apprécier pleinement, à la fois, l'importance et la difficulté de l'entreprise d'adaptation linguistique à réaliser. Evêque politique (Boucher 2000, Pontet 2000), l'une des actions qu'il convient sans doute de souligner dans son action pastorale est celle d'avoir, non pas commandé, mais du moins parrainé la publication du premier ouvrage catholique original en langue basque¹¹, bien illustratif du type de textes qui seront publiés dans les décennies suivantes en Labourd.

On peut assez bien se représenter le lectorat auquel les premiers auteurs labourdins s'adressèrent, du fait, d'une part, de la nature de leurs écrits, d'autre part, par la lecture de leurs témoignages. Leurs ouvrages sont tous constitués de textes religieux, en prose ou en vers : dévotion, prières, édification morale, tel est l'unique registre que connaissent les textes labourdins du 17^{ème} siècle¹². Les lecteurs supposés sont des laïcs, et en particulier ceux ignorant ou sachant peu le français et le latin¹³. Materre nous fournit cette indication dans son avertissement au lecteur :

¹⁰ Le besoin d'instruction avait été souligné également par de Lancre relativement au problème de la sorcellerie : ... *le nombre des Sorciers est si grand en ce pays de Labourd, et si trouve tant d'âmes dévoyées, que de penser les ramener ou déterminer par la voie de justice, il est du tout impossible. La dévotion et bonne instruction y feraient beaucoup plus d'effort.* (De Lancre 1612 [1982 : 80])

¹¹ La qualité de l'ouvrage de Materre n'a rien de comparable avec celle du petit texte biscayen de Betolaça (1596), qui correspondait plutôt à une *cartilla* bilingue, et qui était sans grand intérêt (en dehors bien sûr du domaine linguistique) ; cf. Resines (1988).

¹² L'œuvre basque d'Oihenart (recueil de dictons et proverbes, poèmes à thème amoureux) se distingue évidemment dans ce panorama. Mais, si Oihenart connaissait bien les auteurs et les textes labourdins, comme le montrent les correspondances entretenues avec J. Etcheberri et S. Pouvreau, et son *Art poétique basque* (1665), on ne peut le rattacher aux lettres labourdines, ne serait-ce que pour des raisons linguistiques.

¹³ Il ne semble pas que les auteurs labourdins aient voulu s'adresser à un lectorat de transmetteurs (constitué d'enseignants et, en pratique, appartenant au clergé), contrairement par exemple à Belapeyre en Soule (et sans doute aussi à Liçarrague). Materre dans son avertissement aux Basques indique son souhait de voir le livre atteindre un large public : (2) *J'ai formé le projet d'écrire et de mettre à la disposition des gens ce petit livre, afin qu'on y lise (lorsqu'il n'y a pas d'autre enseignant) ce qu'il convient de croire, et comment il faut agir et demander.* Axular, qui figurait parmi les approbateurs de l'ouvrage de Materre, indique également que ce dernier *méritait*

(3) ... et comme il y en beaucoup au Pays Basque qui savent lire, mais qui n'entendent d'autre langue que le basque, j'ai fait pour eux des oraisons et prières de dévotion en basque. (Materre, *Doctrina christiana*, 1623 : *Au lecteur*)

Cette remarque, qui sera confirmée par un propos assez semblable d'Axular un quart de siècle plus tard est importante. Elle souligne que dès cette époque les auteurs publiant en basque en Labourd conçoivent leur lectorat comme constitué de gens ne pouvant lire qu'en basque¹⁴ (cas de figure qui, on le verra, ne se présente pas à cette époque dans les mêmes conditions dans les provinces basques ibériques, où même la première alphabétisation accompagnant la catéchèse se fait en castillan).

Nous n'avons pas de renseignements précis sur la formation du clergé labourdin de ce temps, en matière linguistique notamment. On peut penser qu'une partie des prêtres et notamment les curés en charge de paroisse, lesquels étaient en principe gradués, avaient quelques connaissances en latin. Pour autant, il est peu probable que beaucoup d'entre eux aient été en mesure d'exprimer dans un basque de même tenue ce qu'ils avaient appris en matière de religion, par le biais de langues ayant une longue tradition écrite, car après les événements ayant marqué les dernières décennies du 16^{ème} siècle, les Basques ne disposaient pas encore d'un modèle de langue idoine qui fut réellement disponible après l'échec de la Réforme. Belapeyre, auteur du premier catéchisme souletin (1696), nous indique dans la préface de son ouvrage que cette difficulté était réelle, puisqu'il évoque la tentative malheureuse d'un jeune prêtre qui en 1686 avait traduit un catéchisme en souletin pour le diocèse d'Oloron. En effet, le clergé de Soule dans sa majorité refusa cet ouvrage, parce qu'il était défailant non seulement du point de vue de la doctrine, mais également en ce qui concerne la langue :

(4) *La plupart d'entre vous n'avez pas approuvé le catéchisme qu'un jeune prêtre de ce pays, il y a peu, a traduit en basque, et vous ne voulez pas l'utiliser ; et il est sûr que si nous ne reconnaissons pas que son auteur avait plus de volonté de bien faire que de connaissance en théologie, beaucoup de fautes involontaires, et de termes de son ouvrage, impropres tant en ce qui concerne le basque que la doctrine, se trouveraient dans une sévère condamnation ; mais par bonté nous les*

de circuler parmi les gens et dans les mains de tous (meregi duena ibil dadin iendarlean, eta guztien escuetan).

¹⁴ En dehors du Labourd, Oihenart offre l'exemple d'une démarche différente. En effet, lorsqu'il publie ses poèmes (1656), il a sans aucun doute à l'esprit un lectorat cultivé, allant bien au-delà des monolingues bascophones.

tairons désormais ici, afin que celui qui avait celé son nom dans son ouvrage ait moins de regrets. (Belapeyre 1696 : 20-21)¹⁵

Peu après, au siècle suivant, les témoignages de Mendiburu, Larramendi et Cardaberaz montreront que dans des circonstances analogues des difficultés comparables apparurent aussi de l'autre côté de la frontière.

C'est dans ce contexte qu'il convient d'interpréter certains des propos de Materre, initiateur par le biais de l'écrit du mouvement d'adaptation linguistique de la catéchèse catholique dans le diocèse du Labourd. Dans son avertissement aux Basques il indiquait qu'en réalisant son ouvrage son objectif était double : d'une part, il souhaitait instruire les Basques en matière religieuse, d'autre part, il voulait leur montrer *comment il faut écrire et lire le basque* (*nola behar den euscara esquiribatu eta iracurtu*). On aura remarqué l'apparente contradiction existant entre ce second objectif, signalant une absence de tradition écrite précédant sa propre publication, et le fait que Materre, comme nous l'avons rappelé plus haut, indiquait s'adresser à un lectorat ne sachant lire qu'en basque, ce qui implique l'existence préalable de ce lectorat monolingue.

Ce serait certainement une erreur de croire que la contradiction résulte d'une incohérence dans le propos, car on retrouve le même genre de considérations, superficiellement contradictoires, chez Axular, une vingtaine d'années plus tard. Ce dernier également déplorait le fait que la langue basque paraissait *sommaire, pauvre et étriquée* (*labur, eskas eta hertsi*), *n'osant pas apparaître en société* (*ez [...] iend'artean ausart*), au point *que parmi les locuteurs du pays certains ignoraient comment le lire et l'écrire* (*bere herricoen artean ez paitaquite batçuec, nola esquiriba eta ez nola iracur*), autant d'indications paraissant pointer vers une absence de tradition et d'un public formé à la lecture en basque ; alors que par ailleurs c'est précisément à l'intention d'un tel lectorat, *surtout pour ceux qui ne savaient que le basque* (*gutziz ere euscararic baicen etciaquitenentçat*), qu'il entendait écrire son ouvrage. Signalons que dans l'esprit d'Axular, ce lectorat n'est pas constitué d'ignorants, mais de ce qu'on pourrait appeler de petits lettrés : *Je ne fais pas ce livre pour les grands lettrés. Et non plus pour ceux qui ne savent rien* (*Eztut liburutto haur, letratu handientçat eguiten. Eta ez choil, deus eztaquitenentçat ere*)¹⁶.

¹⁵ Cet ouvrage est perdu. On ne le connaît qu'à travers la mention qu'en fit Belapeyre une dizaine d'années plus tard dans l'avertissement adressé au clergé de Soule, duquel cette citation est extraite.

¹⁶ La vision que les auteurs labourdins ont de leur lectorat est proche de celle que l'on rencontre dans la littérature romane ibérique au moment où elle se construit face au latin. Juan Manuel avait également associé l'usage du vulgaire roman à un lectorat laïc peu lettré, en évoquant *ceux qui font ou font faire certains livres, principalement en roman, ce qui est le signe qu'ils sont destinés aux laïcs qui ne sont pas très lettrés* ; (*por esta razon, los que fazen o mandan fazer*

Qui étaient ces lecteurs minimalement alphabétisés pour la lecture mais fonctionnellement monolingues ?

Il ne pouvait guère s'agir que des gens appartenant aux couches populaires et intermédiaires, celles que Chartier (1987 : 88) définit comme n'appartenant à aucune des trois robes, à savoir, paysans, compagnons et maîtres des métiers, marchands et bourgeois retirés du commerce, qui avaient pu bénéficier de quelque instruction, sans doute dans le cadre de l'enseignement des paroisses ou des classes privées, seules formes d'instruction existant dans le Labourd de cette époque. Materre nous indique que son lectorat incluait les marins, puisqu'il entend leur montrer comment il leur faut prier durant leur séjour en mer :

(5) *Comme je sais qu'il y a beaucoup de gens qui en Pays Basque naviguent en mer, je dois leur montrer à eux également comment ils doivent adresser leurs prières et leurs oraisons à Dieu.* (Materre, *Dotrina christiana*, 1623 : 325)

Ce propos est d'ailleurs accompagné d'indications d'ordre pratique qui montrent qu'il ne s'agit pas d'une figure de style. En effet, dans la partie de son ouvrage où sont indiquées les prières des marins, Materre, s'adressant directement à ses lecteurs, précise la manière dont il souhaite que son livre soit utilisé par les gens de mer :

(6) *Le matin, lorsque le temps le permet, vous, marins qui naviguez en mer, rassemblez-vous, et mettez-vous à genoux (...). Et (...) que l'un d'entre vous dise d'une voix un peu haute et à maintes reprises la prière que je mets ici : Et pendant ce temps que les autres y concentrent leur esprit, qu'ils l'écoutent, ou bien que chacun la lise dans son livre en silence, car j'estime qu'il n'y aura aucun marin sachant lire qui n'aura point ce livre.* (Materre, *Dotrina christiana*, 1623 : 327-328)

Materre, comme on le voit, conçoit fort bien que parmi les marins embarqués sur les navires labourdins certains pourront lire, et il ne doute guère du succès de son ouvrage chez ces lecteurs¹⁷.

Essayons de nous figurer comment ce lectorat avait pu se constituer. Il n'existe pas à cette époque de collègue¹⁸ dans les provinces basques aquitaines, et

algunos libros, mayor mente en romançe, que es sennal que se fazen para los legos que no son muy letrados ; cf. Montoya Martínez & Riquer (1998: 272).

¹⁷ L'importance de ce lectorat est également confirmée par la place qui lui est accordée dans le second ouvrage en labourdin classique, ayant succédé à celui de Materre, le *Manual devotionezcoa* d'Etcheberri de Ciboure (1627), dont le second livre contient également des prières destinées aux gens en mer ; voir en particulier l'*Avertissement au lecteur marin*.

le mouvement en faveur d'une généralisation des petites écoles sous l'impulsion à la fois du Roi et de l'Eglise ne sera lancé que plus tard dans le diocèse du Labourd¹⁹. C'est dans ces conditions que les fils²⁰ de famille qui n'étaient pas en mesure de sortir du pays pour recevoir une formation plus solide pouvaient recevoir une instruction de base en matière de lecture, voire de compte et d'écriture, et en dehors très certainement de tout autre objectif lié aux belles lettres ou aux arts²¹.

C'est à partir de ces éléments que l'on doit sans doute interpréter les propos de Materre : ceux ayant reçu une éducation élémentaire sur place avaient acquis, après une initiation première fondée sur le déchiffrement des prières

¹⁸ Aux portes du Labourd, le collège de Bayonne, qui venait de s'ouvrir à la fin du 16^{ème} siècle, ne bénéficia guère aux jeunes Labourdins, en particulier parce qu'il s'agissait d'un collège municipal, destiné à recevoir les fils de la ville, et donc sans internat. Par ailleurs, l'enseignement dispensé était d'un niveau modeste (Pontet 1980). Le premier séminaire diocésain ne fut ouvert qu'en 1722, mais comme il était sous l'influence janséniste, il ne connut pas le développement attendu. De fait, c'est le collège de Larressore, créé une douzaine d'années plus tard par Daguerre, qui s'imposa, et devint le principal centre de formation de la jeunesse labourdine à partir du milieu du 18^{ème} siècle. Une exception doit être peut être faite pour l'école d'hydrographie créée à Bayonne en 1676 (Pontet-Fourmigué 1990 : 542), bien qu'on ignore si les marins labourdins y eurent beaucoup recours, les enseignements étant en tout état de cause dispensés en français (Arcocha-Scarcia 2000). Observons que plus d'un siècle plus tard, en 1790, une pétition de marins de Saint-Jean-de-Luz et Ciboure réclamait que les articles de l'examen de pilote et de capitaine fussent traduits en basque ; cf. Lassus (1987 : 270-271).

¹⁹ Dubarat (1901: CCCXLVII) rapporte que les statuts sinodaux de l'évêché du Labourd en 1553 ne faisaient pas mention des questions de l'enseignement, dont la catéchèse pourtant dépendait. Par contre ceux de 1663 abordent la question : *Les statuts de 1666 ordonnent qu'il y ait dans chaque paroisse un régent ou instituteur pour instruire les garçons et leur apprendre le catéchisme; les filles seront confiées aux sœurs appelées vulgairement benoistes*. Bien sûr ceci ne signifie pas que cet enseignement n'existait pas auparavant, mais qu'on entendait le généraliser. En ce qui concerne cet enseignement jusqu'à la Révolution, voir Oyharçabal 1999a.

²⁰ Il va sans dire que, même à ce niveau, l'instruction était sexuellement inégalitaire. Les dispositions synodales du 17^{ème} ne font pas apparaître une opposition de principe à un enseignement féminin, mais en instituant une instruction séparée (cf. note précédente), elles mettaient en place un système où les filles étaient généralement défavorisées. En Labourd, la maison de retraite créée par Melle Etcheverry à Hasparren en 1738, sous l'égide de Daguerre, fondateur du Séminaire de Larressore, proposait un enseignement élémentaire destiné aux jeunes filles pauvres.

²¹ De façon générale, au-delà de l'acquisition des rudiments religieux, les secteurs de la société associés au négoce n'envisagent sans doute guère les questions de formation en dehors des objectifs liés à leur activité. Au début du siècle suivant, Lespès de Hureaux, Lieutenant Général de la Sénéchaussée de Bayonne souligne dans un rapport rédigé vers 1718 le désintérêt qu'il observe à Bayonne relativement aux questions d'art et de science : *Cette ville n'étant presque composée que de négocians et gens de commerce il n'est pas surprenant que peu de personnes s'y adonnent aux lettres et aux belles sciences*. (*Mémoire sur Bayonne, Labourt et le Bourg St Esprit*, manuscrit de la Bibliothèque Municipale de Bayonne).

latines qu'il fallait apprendre par cœur, une compétence minimale en matière de lecture, mais ils étaient généralement monolingues, et par conséquent il convenait pour ce public, certainement relativement important dans la zone luzienne, de mettre en place l'infrastructure linguistique utile au développement d'une bonne catéchèse²². Pour Materre, le basque a le statut d'un vulgaire roman, et les bascophones monolingues ont besoin d'une langue écrite permettant leur instruction religieuse, d'où la nécessité de créer un standard adéquat, comme cela avait été fait auparavant pour le français.

Il est important de noter ici que l'option en faveur de l'écrit basque n'est pas le résultat d'un choix symbolique à base glosso-identitaire (contrairement sans doute à ce qu'il adviendra bientôt avec Etcheberri, mais sans prolongement significatif). Il est plutôt le produit de circonstances déterminées par la situation de diglossie latin *vs* basque, caractérisant le domaine religieux à cette époque au nord de la Bidassoa. Au fur et à mesure que cette modalité diglossique vieillira laissant peu à peu la place à une diglossie basque *vs* français, la nature des écrits s'adaptera au lectorat concerné²³ : la diffusion du français se réalisant depuis le haut vers le bas de l'échelle sociale, plus sa connaissance se répandra, plus, corrélativement, l'écrit basque sera réservé à un public socialement défavorisé, avec toutes les caractéristiques de ce type de textualité.

3. Un conflit linguistique autour des textes labourdins (1627-1635).

Dans le panorama linguistique dont nous avons fait l'esquisse dans les lignes précédentes, et alors que les troubles entraînés par la Réforme n'étaient pas encore oubliés en ce début du 17^{ème} siècle, une certaine divergence de vue pouvait régner parmi les responsables ou les cercles les entourant quant à la politique linguistique que l'évêché devait encourager dans son action d'éducation.

²² Sur les distinctions à opérer concernant l'alphabétisation de lecture et d'écriture dans la société de l'Ancien Régime, et les précautions à prendre à l'égard d'une évaluation se limitant aux statistiques de signatures comme on l'a fait pour le 19^{ème} siècle, on se rapportera aux travaux de R. Chartier. Voir en particulier dans *Pratiques de la lecture* (1985), le chapitre *Du livre au lire*.

²³ Le type diglossique basque *vs* français se distingue du précédent (basque *vs* latin) en ce qu'à terme il est porteur d'une solution à l'opposition diglossique par l'extinction de la langue infériorisée, ou sa transformation en langue minoritaire minorée. Il suffit qu'à travers quelques générations les conditions sociales conduisent les locuteurs ayant acquis une compétence bilingue à ne transmettre que la seule langue à statut prestigieux (cas typique pour le basque en Pays Basque à l'époque moderne). Dans le type diglossique où la langue de prestige est une langue morte (le latin au 17^{ème} siècle), au contraire, la transmission de la langue infériorisée n'est pas mise en cause à moyen terme. En fait, le dépassement de l'opposition diglossique passe alors par la conquête par la langue à statut inférieur des domaines réservés précédemment à la langue à statut supérieur (langues romanes face au latin).

D'aucuns pouvaient considérer que l'orientation générale définie lors du concile de Trente en faveur d'une instruction religieuse tenant compte de la réalité linguistique avait ses limites, et qu'elle devait s'entendre comme devant s'incarner à travers les langues vulgaires ayant acquis un certain statut. N'était-il pas blasphématoire de transmettre la parole divine dans une langue dépourvue de règles²⁴ et de structure, *barbare* et *grossière*²⁵, inusitée et impropre à être employée dans le domaine de la réflexion religieuse comme dans celui des arts et des lettres ? D'ailleurs, qui était en mesure de garantir qu'il existât dans ces langues des esprits en mesure d'apprécier valablement la correction non seulement linguistique mais aussi doctrinale des textes offerts aux populations ou des traductions effectuées ? On sait par exemple qu'au siècle précédent, Montaigne avait manifesté sa gêne à savoir que le Nouveau-Testament était traduit en diverses langues, dont certaines lui paraissaient hors d'atteinte pour un contrôle satisfaisant :

Je croi aussi que la liberté à chacun de dissiper une parole si religieuse et importante à tant de sortes d'idiomes a beaucoup plus de danger que d'utilité. (...) Sçavons nous bien qu'en Basque et en Bretagne, il y ait des Juges assez pour establir cette traduction faicte en leur langue? (Montaigne, Essais, 1^{er} liv., 56^{ème} ch.)

Il ne faut pas se méprendre, Montaigne, comme sans doute les opposants à la pastorale écrite en basque du siècle suivant, ne sont pas hostiles à l'emploi des langues comme le basque ou le breton à l'oral. Leur défiance porte essentiellement sur l'écrit²⁶ car *en preschant et parlant, l'interprétation est vague, libre, muable, et d'une parcelle; ainsi ce n'est pas de mesme.* (idem)

²⁴ Le statut des langues a longtemps été associé dans la tradition occidentale à leur soumission à des règles. L'absence de grammaire pour une langue est donc perçue comme un défaut et une insuffisance de cette langue. Comme il l'indique dans le prologue, c'est pour réfuter la croyance générale que le basque *ne pouvait être réduit à règles et méthodes* (*impossible reducir à methodo, y reglas el Bascuenze*) que lorsqu'il rédigea sa grammaire en 1729, Larramendi l'intitula *El imposible vencido*.

²⁵ Ces adjectifs sont ceux utilisés par Juan de Mariana à propos du basque (*grosero y bárbaro*), propos qu'Oihenart dénonça vivement dans sa *Notitia* (1636, 1^{er} liv., 12^{ème} ch.).

²⁶ La distinction écrit vs oral dans l'enseignement religieux se rencontre souvent. Elle est très bien illustrée notamment dans les pays de langue d'oc, où la distance entre les langues de la diglossie est moins marquée. Par exemple dans le diocèse de Dax, au 18^{ème} siècle, l'évêque Suarès d'Aulan exige des prêtres et des régents qu'ils enseignent en gascon alors qu'il fait publier le catéchisme en français (Sérurier 1874). De manière très significative, on en arrive parfois à faire des catéchismes en français en introduisant des gasconismes de façon à s'assurer que le clergé effectuera les traductions de manière à peu près uniforme dans l'instruction. Eygun (1992) signale ainsi cette observation de l'évêque d'Auch en 1764 : *On nous a fait apercevoir que le Catéchisme devant être, presque partout, enseigné en Langue Vulgaire, il étoit à propos d'employer, autant qu'il seroit possible, dans le Français, un tour et des expressions qui puissent être rendus comme mot*

Entre 1690 et 1610 on assista à un renouvellement des cadres épiscopaux dans le Royaume de France : entre 1585 et 1607 le corps épiscopal français fut entièrement renouvelé (Suire 2000), et la Contre-Réforme s'accompagna d'un important mouvement de reprise en mains, et d'un renforcement des structures d'encadrement, entrepris par le pouvoir royal en collaboration avec l'Eglise²⁷. En Pays Basque, les nécessités de la Contre-Réforme plaidaient en faveur d'une mise en pratique effective de l'orientation tridentine, mais cette politique comportait deux objectifs qui pouvaient paraître contradictoires sur le plan linguistique : d'une part, la généralisation de l'éducation religieuse, et d'autre part l'assurance de la correction et de la conformité au dogme dans cet enseignement. Le premier objectif impliquait un large usage de la langue basque dans les zones bascophones des diocèses, notamment dans l'instruction, le second objectif, par contre, plaidait plutôt pour l'emploi d'une autre langue, susceptible de contrôle en dehors du clergé autochtone, et par conséquent non suspecte²⁸, bref, en pratique, du français.

Le premier ouvrage catholique post-tridentin fut donc à la fois un catéchisme et un livre de prières et destiné à une large diffusion. Son auteur, E. Materre, était un religieux franciscain ayant appris le basque tardivement, à l'âge adulte, après avoir déjà publié un ouvrage en français et être venu en Labourd, peut-être à la suite des désordres associés aux procès de sorcellerie, lors de la mise en place du couvent des Récollets à Saint-Jean-de-Luz. Cette circonstance mettait l'ouvrage à l'abri de la suspicion dont aurait pu être l'objet une production entièrement perçue comme inaccessible à un regard extérieur.

Certes la défiance aurait alors pu venir du clergé basque pour des raisons linguistiques ; mais tel ne fut pas le cas. D'une part, lors de la première édition, en 1617, l'évêque était encore B. d'Etxauz, et ce dernier pouvait juger par lui-même de la qualité de la langue. D'autre part, il est probable que Materre, qui avait

pour mot, dans l'idiome qui est en usage dans ce Diocèse, afin que par-là, la traduction fut partout la même.

²⁷ Depuis le Concordat de Bologne (1516) les évêques étaient choisis par le Roi de France, même si après 1591 une enquête préalable était menée par le représentant de Rome à Paris.

²⁸ L'église catholique demeura longtemps, jusqu'à la seconde moitié du 18^{ème} siècle, hostile à la traduction en langue vulgaire de la Vulgate latine. Cette réticence (moins marquée en France en raison d'abord du jansénisme, puis de la pastorale écrite ayant suivi la révocation de l'Edit de Nantes) prit fin dans les années qui suivirent le bref pontifical de Benoît XIV (1757) autorisant l'usage des versions de la Bible en langue vulgaire (Julia 1997 : 286) ; l'édit de Benoît XIV demandant que les textes des écritures saintes soient lus en langue vulgaire lors des offices, date de 1782 (Abellan, 1986 : 19). Les traductions en basque du Nouveau Testament, malgré l'existence d'un manuscrit du 18^{ème} siècle (version des évangiles de 1740 due à Haraneder), ne furent reconnues par l'église qu'en 1855 pour la France (traduction de Harriet), et 1931 pour l'Espagne (traduction d'Olabide). Sachant l'attachement des populations basques à la religion catholique durant cette période, il est difficile de ne pas associer le caractère tardif de ces reconnaissances au statut social de la langue basque.

appris le basque à Sare, et avait donc très certainement bien connu Axular (par ailleurs approbateur de l'ouvrage), avait sollicité l'aide de locuteurs natifs, et s'était assuré auprès d'eux de sa langue : son texte est d'ailleurs d'excellente facture et adapté à son objet. Bref, avec Materre, prédicateur ayant fait ses preuves, était surmonté un obstacle que de Lancre avait cru devoir mettre en évidence une demi-douzaine d'années plus tôt :

Cette forte petite contrée de Labourd, laquelle pour le défaut et difficulté de la langue ne peut être fournie de bon prédicateurs, comme tout le reste de la France. (de Lancre, 6-2, [1612] 1982 : 284)

Le succès de l'entreprise de Materre fut confirmé lorsqu'en 1623 une seconde édition, augmentée, fut publiée avec le soutien du nouvel évêque, Claudius de Rueil, lequel ignorait le basque, mais soutint néanmoins le projet, sans aucune opposition, semble-t-il.

Pourtant, malgré ces débuts apparemment dépourvus de difficultés pour les textes d'instruction religieuse catholique, très vite, dès la parution du second ouvrage de doctrine catholique en basque, le *Manuel de dévotion* de J. Etcheberri (1627), on relève les signes d'une crise centrée sur la question linguistique.

Etcheberri, docteur en théologie, est l'auteur de trois ouvrages en basque à caractère religieux, tous trois en vers, qu'il publia en 1627, 1630 et 1636, dates des premières éditions (celle du second ouvrage, toutefois, n'ayant pu être absolument confirmée à ce jour). On sait par Oihenart qu'il était également l'auteur d'un dictionnaire et de conjugaisons (peut-être un embryon de grammaire), mais ces derniers ont été perdus. A n'en pas douter, il s'agit d'un auteur doté d'une solide formation intellectuelle.

Dans sa dédicace à l'évêque C. de Rueil du 1^{er} livre de son *Manuel de dévotion*, il est fait référence, pour la première fois, à un climat conflictuel surgi, selon toute vraisemblance, à propos du statut de la langue basque (Oyharçabal, à par. a). Chose surprenante peut-être aux yeux de beaucoup aujourd'hui, Etcheberri invoque, devant l'autorité religieuse à laquelle il s'adresse, le positionnement exemplaire de l'état en la personne du Roi, lequel est présenté comme favorable à la diversité et à l'égalité linguistique dans le Royaume. Cette revendication prend même un caractère en quelque sorte performatif très remarquable, car Etcheberri, qui écrit sa dédicace en basque, ne la traduit pas, et justifie cette abstention que d'aucuns pouvaient probablement juger irrespectueuse²⁹ :

(7) *Vous n'aurez que de l'honneur, Monseigneur,*

²⁹ Les dédicaces antérieures adressées à des autorités non bascophones, étaient soit bilingues (Liçarrague), soit rédigées en français (Materre).

*A écouter celui qui craintivement vous parle dans une langue étrangère,
Car, selon le dicton, l'honneur des rois
Est d'avoir des sujets parlant beaucoup de langues.
Je vous tiens, quant à moi, pour plus important que le Roi,
Et vous avez sur moi plus une plus grande autorité.
Aussi, appréciez, vous aussi, l'honneur
D'un sujet vous parlant dans une langue étrangère.*

(Etcheberri, *Manual devotioezcoa*, [1627] 1669 : 6-7)

Après cet hommage en forme de plaidoyer, Etcheberri fait une allusion directe à une opposition de laquelle l'évêque l'a protégé, ce qui donne à penser, dans le contexte des vers précédents, que cette opposition avait des motifs linguistiques. Au demeurant, c'est par une véritable profession de foi en faveur du respect du plurilinguisme qu'il conclut sa dédicace, en invoquant une nouvelle fois l'exemple du roi, lequel se doit de respecter la diversité linguistique dans son royaume :

(8) *Pour cela, je vous ai choisi comme patron de cet ouvrage,
Car vous avez condamné les médisants.
C'est à vous que je l'offre, de grâce, préservez-le,
Afin que la voix des envieux ne vous le souille point.
Le Roi doit défendre les gens,
Aussi bien ceux d'une langue, que les autres.*

(Etcheberri, *Manual devotioezcoa*, [1627] 1669 : 6-7)

Qui étaient ces *médisants* et *envieux* qui, selon Etcheberri, avaient voulu *souiller* son ouvrage et que l'évêque avait dû *condamner* ? Cette question a été discutée par P. Altuna, éditeur contemporain du premier livre de l'ouvrage d'Etcheberri. Selon cet auteur, ces propos font allusion à une querelle littéraire opposant Etcheberri à Oihenart. Je doute que cette interprétation, développée également dans un article plus récent (Altuna 1994), puisse être réellement soutenue (cf. Oyharçabal, à par. a).

Certes, l'auteur souletin avait émis dans *Art poétique basque* de 1665 des critiques relatives au mode de versification, et même à la langue, employés par Etcheberri, qu'il estimait défailants et trop enclins à des *licences exorbitantes*. Mais ceci n'explique pas les propos que près de quarante ans plus tôt Etcheberri tenait dans la dédicace du premier ouvrage qu'il publiait. Un examen attentif du texte de la dédicace du *Manual* montre sans équivoque que la nature du conflit n'était pas littéraire, mais linguistique. Ce ne sont pas les rimes d'Etcheberri, jugées fautives par Oihenart, ni les *vices* de ses vers en matière de quantité syllabique, qui sont l'objet des critiques que l'évêque a dû faire taire, mais,

comme le montre clairement le contexte textuel de la dédicace, la réalisation même de ce type d'ouvrage en basque.

D'ailleurs, lorsque trois ans plus tard Etcheberri publiera ses *Noëls*, S. Hirigoiti dans un compliment placé en tête de l'ouvrage, rendra hommage à l'action de l'auteur en faveur de la promotion du basque. Par delà les propos habituels attendant aux figures rhétoriques des paratextes (Orpustan 1999, Oyharçabal 1999), nul doute que Hirigoiti fait dans ces vers une allusion directe au conflit linguistique qui opposa Etcheberri à un groupe hostile à la langue basque³⁰ :

(9) *Moi, en tout cas, je reconnais que nous sommes votre débiteur,
Que vous êtes la torche propre à nous sortir des ténèbres.*

*Ceux qui ignorent le basque peuvent s'en aller chacun dans son pays,
Résignés à ce qu'ils ne conduiront pas la langue basque à sa perte.*

*La langue basque qui, vieillie, allait tomber,
Entrée dans la maison Etcheberri, va renaître.*

*Celle qui, depuis longtemps, pour tous, était dépréciée,
Etcheberri l'ayant relevée, se situera au plus haut.*

*Que les Basques viennent à moi pour l'honorer,
Car il a mis la langue basque au dessus du français.*

(Etcheberri, *Noelac* [1630] 1645, édition d'Akesolo : 22)

Hirigoiti fait apparaître les opposants d'Etcheberri comme des *erdaldun*, autrement dit des personnes ignorant le basque. Il les présente également comme étrangers au pays, puisqu'il souhaite leur départ vers leur pays d'origine, ce qui pointerait vers un entourage épiscopal ayant accompagné le prélat lors de sa venue à Bayonne, à moins qu'il ne faille voir là un bannissement symbolique de Basques ayant adopté une attitude hostile au basque dans cette circonstance³¹. Quoi qu'il

³⁰ Le mépris dont le basque pouvait être l'objet dans certains milieux cléricaux en cette première moitié du 17^{ème} siècle est également dénoncé par Haranburu dans l'avertissement de son manuel de 1635; voir Oyharçabal (2001).

³¹ On trouve chez Etcheberri de Sare (1712 [1907 : 87]) une allusion à ce cas de figure. Ayant rapporté une anecdote concernant l'Empereur Sévère et selon laquelle celui-ci avait éloigné sa sœur au motif qu'elle parlait mal le latin (négligé au bénéfice du grec), Etcheberri fait cette remarque : (10) *Il serait bon aujourd'hui aussi d'éloigner et d'enlever du pays de tels Basques déshonorants* ; et d'ajouter ces mots rayés dans le manuscrit : *je crois bien qu'on en trouverait quelques uns propres à s'éloigner, et qui d'ailleurs s'en iraient de bon cœur, s'il se trouvait*

en soit, il est probable que ce groupe préférerait qu'on utilisât des livres d'instruction religieuse rédigés en français, puisque Hirigoiti félicite Etcheberri d'avoir fait triompher le basque sur l'*erdara*, terme qui, dans ce contexte, désigne le français, comme on l'a indiqué dans la traduction³².

Il n'est pas impossible que cette hostilité, dont rien ne montre, rappelons-le, qu'elle se soit manifestée à la suite de la publication de l'ouvrage de Materre, ni de sa réédition, quelques années plus tôt, ait été accentuée par la relative originalité de l'ouvrage, qui pouvait passer pour excessivement audacieuse en ce temps de remise en ordre religieuse³³.

L'originalité du texte d'Etcheberri, qui se présentait comme un ouvrage d'instruction religieuse, se manifestait non seulement par ses choix linguistiques (emploi du basque) et stylistiques (recours à la versification), mais encore par le développement de thèmes et l'emploi de représentations métaphoriques particulières, adaptés au lectorat du Labourd côtier, et en particulier à celui des gens de mer.

Oihenart (1665) avait souligné les préoccupations pastorales d'Etcheberri, et il trouvait dans celles-ci un motif d'indulgence à l'égard de ce qu'il considérait comme des faiblesses littéraires :

Le lui ay ouy dire au temps qu'oil composoit ses Vers qu'il trauaillait principalement pour les mariniers Lesquels les chantoit sur la mer ; Ce qui faict Iuger qu'il Escrivoit plus tost par Un motif de Charitté que par aucune ambition, ou Vainegloire, Et quil auoit le zèle de profiter à son

ailleurs une autre charge semblable et d'aussi bon rapport. Visiblement Etcheberri, dans cette remarque qu'une prudence postérieure lui a sans doute fait rayer sur son manuscrit, a certains Basques à l'esprit, qui, jouissant d'une position enviable en Labourd, n'ont guère d'estime pour la langue du pays. Parmi les personnes méprisant le basque, Etcheberri distinguait, d'une part, les non-natifs qui ignoraient la langue tels Mariana, et d'autre part, les Basques, qui, confondant capacité expressive et extension géographique, méprisaient la langue considérée comme impropre à une communication riche : (11) le basque n'est pas aussi aussi pauvre en mots qu'il est étroit et limité en territoire : et ils [les Basques détracteurs du basque] n'ont pas à rendre le basque coupable et fautif, mais bien eux-mêmes, d'être si négligents et inappliqués à apprendre la langue que la naissance leur a donnée. Etcheberri de Sare (1712 [1907 : 85])

³² Au sens propre, le terme *erdara* désigne toute langue autre que le basque. En pratique, dans les contextes de bilinguisme social, il dénote aussi souvent l'autre langue, par exemple le français en Labourd, ou le castillan dans les provinces ibériques.

³³ Comme on ignore l'argumentation des adversaires d'Etcheberri, on peut imaginer que leur opposition à l'emploi du basque pouvait avoir des formes plus ou moins radicales. La version la moins agressive celle qui d'ailleurs s'imposera avec le temps, pouvait consister à limiter l'usage du basque dans les textes d'instruction religieuse à la traduction, éventuellement dans des éditions bilingues.

prochain que doit avoir Un Veritable Ecclesiastique. (Oihenart 1665, L'Art poétique basque)

Ces propos d'Oihenart confirment ceux d'Etcheberri lui-même, lequel indique avoir écrit son manuel en vers afin de faciliter l'apprentissage des prières :

(12) *Chrétien, j'ai mis en vers basques
Le manuel catholique durant mes temps de loisir.
Voyant, étant basque de naissance,
Que notre nation aime le chant,
Pour cette raison, volontairement, je l'ai disposé en vers
Afin qu'il soit plus vite appris et plus fréquemment dit.*

(Etcheberri, *Manual devotioezcoa*, Avertissement au lecteur dévot, [1627] 1669 : 4)

Selon Mitxelena (1981), cette indication montre qu'Etcheberri écrivait à l'intention d'un public analphabète ayant à apprendre les prières par cœur et qui trouvait sa tâche facilitée par l'emploi de la versification. Cette pratique est d'ailleurs attestée au 17^{ème} siècle en dehors du Pays Basque, comme le montre, par exemple, la publication en 1641 de *La douctrino Crestiano meso en rimos, per poude èstre cantado sur dibèrses ayres, è per atal ajuda la memorio del popple de Toulouso*, par Pierre Dupont (cf. Eygun 1992), ou la traduction en vers du catéchisme de Ripalda par Juan de Almarza en Espagne vers 1650 (cf. Resines 1997 : 330)³⁴.

Pour autant, je ne suis pas sûr qu'en ce qui concerne Etcheberri il faille s'en tenir à cette interprétation. Je crois même que d'une certaine façon elle masque les enjeux réels qui étaient en cause dans le conflit dont Etcheberri et Hirigoiti portent témoignage. En réalité, si Etcheberri se revendique d'un effort d'adaptation linguistique motivé par le fait que son lectorat est bascofonne, et qu'il est notamment constitué de gens de mer, son écriture montre également qu'il aspire à plus. S'il entend faciliter aux Basques l'expression de leur foi dans leur langue, il veut également montrer que celle-ci est à même d'exprimer, avec la force et la tenue requises, les sentiments attachés à cette foi. La langue d'Etcheberri révèle cette ambition, donnant à son entreprise une dimension littéraire. En effet, la syntaxe qu'il emploie n'est pas celle que l'on rencontre dans la tradition populaire, car elle est souvent fortement marquée par des

³⁴ Resines (1997 : 177) indique que dès le 16^{ème} siècle certains auteurs, comme notamment Juan de Avila, n'hésitent pas à utiliser la versification pour faciliter l'apprentissage de certains points de doctrine par le chant. Il convient aussi de signaler dans le même esprit le *Cancionero General de la Doctrina Cristiana* (1579) de Juan López de Ubeda, fondateur d'un séminaire destiné spécialement à la formation de catéchistes à Alcalá de Henares; cf. Rodríguez-Moñino (1942-1944).

positionnements d'origine savante, directement inspirés du latin. Ce sont les *licences exorbitantes* dénoncées par Oihenart. Comme on le sait, le latin permet de dissocier librement les composants des syntagmes nominaux grâce à la concordance flexionnelle. Ce recours est en principe exclu en basque où, contrairement au latin, les composants périphériques des syntagmes nominaux ne sont pas porteurs des désinences de flexion de la tête nominale, et où, par conséquent, les contraintes de localité sont fortes à l'intérieur du syntagme nominal. Pourtant Etcheberri n'hésite pas à violer ces contraintes et à recourir à ce procédé en tant que licence poétique à de très nombreuses reprises, ce qui rend son texte, sinon difficile à la compréhension immédiate, du moins passablement artificiel, effet que d'aucuns, tel Oihenart, pouvaient juger malvenu, mais dont tout porte à croire qu'il était apprécié par d'autres lettrés labourdins du temps comme Hirigoity, et en tout état de cause recherché.

Cette liberté d'Etcheberri à l'égard de certaines contraintes syntaxiques peut difficilement être attribuée à son souci de s'adapter à un public analphabète et donc peu au fait des usages de la versification latine. Elle est plutôt le signe d'un effort de construction stylistique et d'une audace assumée en cette matière. On retrouve cette liberté et cette audace dans la façon d'aborder les thèmes de son ouvrage. Citons un exemple : dans la première partie de son *Manuel de dévotion* consacrée aux éléments de base de la doctrine, la première personne peut référer au Christ, et la seconde personne au lecteur. Etcheberri détourne ainsi le discours direct familier³⁵, de sorte que c'est le Christ qui formule dans le registre lié à l'intimité la métaphore expliquant au lecteur ce qu'est l'Eglise :

(13) *Ecoute, encore ma parole
 Pour savoir ce qu'est l'Eglise.
 L'église est un arbre qui monte jusqu'aux étoiles
 Son ombre abrite toute l'étendue du monde.
 Le fruit en est la religion, mise en place par moi-même,
 La chair les bonnes œuvres, la peau le rite.
 Ne méprise en rien la peau
 Car elle est la protectrice loyale du fruit*

(*Manual devotioezcoa*, [1627] 1669, 1ère partie, vers 679-686 de l'édition d'Altuna)

Toute la doctrine est ainsi revue et exprimée à travers un très remarquable effort d'adaptation culturelle, dont on peut penser qu'elle pouvait choquer certains esprits orthodoxes, (voir un autre exemple de métaphore où la Trinité est

³⁵ Ce registre est très expressif en basque, où il est en quelque sorte grammaticalisé, car il entraîne l'accord dit allocutif dans toutes les formes verbales non subordonnées.

comparée et expliquée en suivant la distribution des rôles dans les navires, *in* Oyharçabal à par.).

4. La progression du français comme langue de l'écrit au 17^{ème} et 18^{ème} siècles.

Déjà au 16^{ème} siècle, Scaliger avait noté que les Basques devaient parler quatre langues³⁶, en soulignant que c'était en particulier pour les besoins de la vie judiciaire qu'il leur fallait savoir le français ; cf. Urkizu 1986. Au début du siècle suivant, le français est avant tout la langue du pouvoir et de la loi dans ces provinces. Autour du tribunal du bailliage de Labourd à Ustaritz, les gens de robe avaient constitué un groupe influent qui n'hésitait pas, semble-t-il, à abuser de la situation de diglossie, puisqu'à la fin du siècle les procédures pénales pouvaient être conduites sans qu'aucun interprète soit mis à la disposition des justiciables ignorant le français. Le témoignage de cet abus nous est rapporté dans un arrêt de 1695 du Parlement de Bordeaux dans lequel *la Cour a enjoint audit Baillif de Labourd de se servir d'interprète dans les procédures criminelles qu'il fera faire à l'avenir lorsque les accusés n'entendront pas la langue française* ; cf. Duvigneau-Légasse (1993 : 1, 91).

Il est difficile d'estimer la place qu'avait le français en Labourd, Basse-Navarre et Soule dans la première partie du siècle, en dehors de la sphère juridico-administrative. Le latin était sans doute la langue de prestige et de référence principale en matière culturelle. C'est par exemple en latin qu'Oihenart publie son importante étude historique sur les pays basques en 1638, et qu'il édite la seconde édition en 1656. Bien que ce soit le français qu'en dehors de son ouvrage historique il utilise comme métalangue dans ses écrits théoriques relatifs au basque (orthographe, versification, explicitation des proverbes et dictons), les références littéraires mentionnées par Oihenart dans ses écrits littéraires ne montrent aucune inclinaison privilégiée envers les auteurs français, qui sont cités en même temps que des auteurs gascons, italiens ou espagnols, et bien sûr latins. Ceci vaut également pour Etcheberri de Ciboure³⁷. Le prestige du latin dans l'éducation locale se prolongera encore jusqu'au début du siècle suivant, puisque

³⁶ La citation qu'Urkizu (1986) rapporte est extraite d'un ouvrage datant de 1569 (*Prima Scaligerana ...*) ; les deux autres langues, outre le basque et le français, sont bien sûr le gascon (pour les pays basques, c'est-à-dire, en ce temps, ceux d'en deçà des Pyrénées), et l'espagnol : *Il faut que les Basques parlent quatre langues. François, parce qu'ils plaident en français au Presidial de Bayonne, & de là à la seneschaussée d'Aqs ; Gascon pour les pays basque & Espagnol.*

³⁷ Etcheberri commence son avertissement au lecteur du 1^{er} livre de son *Manual devotioenezcoa* en citant divers auteurs ayant chanté leur pays. Les noms qu'il cite sont Caton (Italie), Pibrac (France), Verino (Espagne) et Ader (Gascogne).

la première grammaire écrite en basque est une grammaire destinée à apprendre le latin aux jeunes³⁸.

Pourtant, dans la seconde moitié du 17^{ème} siècle, la présence du français se fait de plus en plus forte. Lorsque dans les années 1675, Bidegarai demande une subvention au Parlement de Navarre pour publier un dictionnaire trilingue basque son argumentation porte sur l'utilité de ces ouvrages pour apprendre le latin et le français, jugés tous deux *nécessaires* :

Ce livre sera d'une grande utilité pour apprendre le latin et le françois, deux langues qui nous sont nécessaires, et les enfants par son moyen du dictionnaire réussiront et en un et en l'autre, sans sortir du pays, et sans s'exposer aux despenses qu'on essaye d'ordinaire, en les faisant étudier dans les autres provinces (Actes du 14/07/1676 du Parlement de Navarre ; cf. Dubarat 1914).

Jusqu'à la mise en place du séminaire de Larressore dans les années 1735, il n'y a aucun collège dans la province de Labourd et ainsi que l'avait indiqué de Lancre au début du siècle précédent, les jeunes doivent quitter la province pour bénéficier d'études sérieuses, ce qui apparemment était assez fréquent, du moins dans les classes aisées (Duvoisin 1861: 35).

Au demeurant c'est en usant de l'argument linguistique, associé à sa dimension sociale, que Daguerre, le fondateur du séminaire de Larressore, obtint du Duc d'Orléans en 1733 l'autorisation pour l'ouverture de l'établissement, eu égard à :

l'utilité singulière qu'il y a d'y former pour l'état ecclésiastique de pauvres écoliers basques, qui de là sont distribués dans les pays basques de ce diocèse et y enseignent les vérités et les maximes de notre sainte religion pour la facilité qu'ils ont d'entendre et parler le langage; cf. Dubarat 1901: CCCXLLVI.

Si la pénétration du français dans les milieux populaires dans le premier tiers du 18^{ème} siècle reste assez limitée, en particulier dans les campagnes, comme l'indique la citation ci-dessus, le français est devenu sans aucun doute le vulgaire de référence principal dans le domaine culturel³⁹, notamment dans les couches les

³⁸ Il s'agit de la grammaire rédigée par Etcheberri de Sare (1712), qui cependant ne fut pas publiée : *Escual Herrari eta escualdun guztiei escuarazco hatsapenac latin ikhasteco (Rudiments en langue basque pour apprendre le latin, destinés au Pays Basque et à tous les Basques).*

³⁹ On peut également illustrer ce point en rapportant une anecdote relative à l'un des principaux animateurs de la vie intellectuelle labourdine au milieu du 18^{ème} siècle en Labourd, à savoir l'abbé Daguerre, fondateur et directeur du principal séminaire du diocèse du Labourd. La correspondance

plus aisées des villes. On peut citer deux faits illustrant cette évolution : la mission du père Clément Duhalde en 1734 à Saint-Jean-de-Luz, les propos de M. Harriet dans l'introduction à sa grammaire de 1741.

L'anecdote de la mission de Duhalde est illustrative des changements intervenus depuis le siècle précédent dans la distribution sociale de la partition diglossique français-basque, dans les villes basques, dans le cas présent de Saint-Jean-de-Luz. De quoi s'agit-il ? Dans les années 1734-1735, les édiles luziens et en particulier le maire Leremboure souhaitèrent faire venir dans leur ville une mission, dirigée par Duhalde, un capucin natif du village voisin d'Ascain, devenu un prédicateur prestigieux, et appelé père Clément. L'organisation de cette mission se heurta à un certain nombre de difficultés matérielles de telle sorte que divers documents écrits ont été conservés concernant cet épisode, et en particulier le programme des journées de cette mission qui dura près d'un mois (Duvoisin 1861 : 92-95; Nogaret 1925 : 79; et surtout Darrobers 1994 : 123-135). En effet, l'un des éléments intéressants de cette mission est qu'elle matérialise dans son programme quotidien la partition diglossique qui s'impose dans le premier tiers du 18^{ème} siècle à Saint-Jean-de-Luz lors des solennités religieuses importantes, avec un emploi du basque réservé aux actes destinés aux classes modestes :

Le plan que nous suivons ... étoit de donner un sermon en basque à six heures du matin en faveur des artisans et des domestiques, une méditation en basque à huit heures pour préparer à la confession successivement les filles, les femmes, les garçons et les hommes, un (second) sermon en françois à dix heures, une conférence alternativement en basque et en françois à deux heures de relevée, et un troisième sermon en françois vers les trois heures et demi. (Lettre du père C. Duhalde du 31/07/1734 ; cf. Darrobers 1994 : 125)

Ainsi qu'on le constate, sont prévus en basque, les sermons de l'office de six heures destiné aux artisans et aux domestiques, ainsi que la méditation de huit heures avant la confession, acte de nature individuelle et intime, tandis qu'à dix

que M^{elle} d'Etcheverry, l'une de ses protégées qui dirigeait un établissement destiné à accueillir des jeunes filles et novices à Hasparren, a été publiée, et on peut y apprendre que Daguerre tenait à ce qu'il lui fût écrit en français. Dans une lettre en date du 24 avril 1745, M^{elle} d'Etcheverry lui faisait observer qu'il avait placé l'une des novices en grande difficulté en l'obligeant à lui adresser sa correspondance en français : *vous l'avez mise à une grande épreuve, en voulant qu'elle vous écrivît en françois ce qu'il lui est absolument impossible (Lettres et vie de Mademoiselle d'Etcheverry, 1751: 173)*. Daguerre était certainement connu comme prédicateur basque car c'est probablement lui que les édiles luziens avaient voulu faire venir à Saint-Jean-de-Luz pour prêcher en basque en 1734 en équipe avec Duhalde. Il écrivit également dans un basque excellent l'approbation du manuel de vie chrétienne de Baratciart (1784), professeur dans son établissement de Larressore. Mais c'est en français qu'il rédigea la seule publication (1763) qu'on lui connaît. L'ouvrage, qui traitait de morale chrétienne, eut d'ailleurs un certain succès (cinq éditions jusqu'en 1823). On peut voir dans cette figure une illustration de la primauté acquise par le français dans le clergé labourdin cultivé du 18^{ème} siècle.

heures, à une heure convenant mieux à un public plus bourgeois, est programmé le prêche en français. Illustration caricaturale de la distribution sociale liée à la diglossie à l'occasion d'actes religieux solennels, qui montre la place acquise par le français comme langue de référence culturelle des classes privilégiées à Saint-Jean-de-Luz au début du second tiers du 18^{ème} siècle.

La situation de la production des textes basques est alors assez proche de celle que dénonçait Larramendi au-delà de la frontière, où la langue basque est celle qui est réservée aux gens du commun⁴⁰ :

(15) *Et l'infamie est désormais arrivée au point d'utiliser ces prédicateurs [ne pouvant prêcher en basque] pour que dans beaucoup de villages, de communautés moniales et de confréries on tienne pour chose de moindre valeur ce qui se prêche en basque. Au prétexte que le basque est seulement une langue pour les ruraux, paysans et gens pauvres.* (Larramendi, *Corografía de Guipúzcoa* : 305)

Un autre témoignage de l'évolution des rapports polyglossiques et de la progression du français tant à l'égard du latin que du basque en Labourd nous est offert par M. Harriet quelques années plus tard. Ce dernier était notaire à Larressore, et nous est connu comme l'auteur d'une grammaire (1741) rédigée en basque mais destinée à faciliter l'apprentissage du français. C'est en quelque sorte l'équivalent du travail réalisé par Etcheberri de Sare un quart de siècle plus tôt avec sa grammaire latine, bien que ni par leur ambition, ni par leur contenu, les deux ouvrages ne puissent être comparés. Alors qu'Etcheberri situe son ouvrage en faveur de l'éducation de la jeunesse basque dans le cadre de la vieille diglossie, avec en perspective une promotion du basque comme langue du savoir et de la culture, Harriet se place clairement dans une perspective différente : il veut simplement faciliter l'aide à la lecture des livres écrits en français, et insiste sur l'absence d'ambition de son travail qu'il associe à la modestie du public auquel il s'adresse :

⁴⁰ Larramendi acceptait, au moins par résignation, la diglossie classique à base thématique (le basque étant la langue de l'intime et du quotidien dans les couches privilégiées bilingues), mais refusait l'évolution conduisant à l'abandon complet de l'usage du basque chez les bilingues cultivés, dans leur rapports interpersonnels. Ce processus était apparemment en cours en son temps comme le montre la citation suivante : (14) *Que ce principe [selon lequel le basque n'est bon que pour s'adresser aux gens de la campagne de condition modeste] soit bien reçu et accepté entre les jeunes des collèges et séminaires, très imbus de belles lettres et de latin, castillan ou français, langues dans lesquelles ils ont étudié, et qu'ils pratiquent dans leurs conversations sur ces matières, qui ne sont ni communes, ni populaires, passons, puisque jusqu'ici on n'a pas écrit sur elles en basque. Mais qu'ainsi ces jeunes comme d'autres anciens, ecclésiastiques, religieux et séculiers basques, engagent une conversation sur des sujets usuels et communs et dédaignent d'employer alors la langue maternelle du pays, parce que cela a moins de valeur, est irrationnel et folie.* (Larramendi, *Corografía de Guipúzcoa* : 305)

(16) *La raison qui m'a amené à publier cet humble travail n'est rien d'autre que celle de porter un peu d'aide aux Basques qui essaient d'apprendre le français. Ainsi, je ne fais point ce modeste livre pour qu'il soit examiné en lui-même, mais pour que par son intermédiaire les Basques qui ont le désir d'apprendre la langue française trouvent quelque aide et facilité, afin de comprendre quelque chose des livres écrits par les personnes savantes et d'en tirer quelque profit.* (Harriet, *Gramatica escuaraz eta francesez*, 1741, *Au lecteur*)

Harriet s'adresse à un public alphabétisé, mais ne pouvant entendre que le basque, de sorte qu'il offre les rudiments de grammaire française en usant du basque comme métalangue. Ses propos montrent que pour le public plutôt modeste auquel il s'adresse l'acquisition des savoirs avancés passe par la lecture en français qu'il faut donc apprendre. La question de l'expression de ces savoirs en basque, qu'Etcheberri de Sare avait posée un quart de siècle plus tôt, n'est pas évoquée.

L'extension de cette alphabétisation, dans les campagnes notamment, au cours de la première moitié du 18^{ème} siècle est encouragée par les autorités religieuses. Dans sa préface à l'ouvrage rassemblant les lettres de la fondatrice de la maison de Hasparren (1751), l'évêque de Bellefonds présentait ainsi la situation du Pays Basque dans la première partie du siècle :

Le Pays Basque est situé sur les frontières de la France et de l'Espagne, dans les diocèses de Bayonne, de Dax, d'Oloron et de Pampelune. Malgré le commerce avec ces deux royaumes, et le passage continuel de toute sorte de personnes, on peut dire que la langue le rend presque inaccessible aux étrangers; il leur est presque impossible de l'apprendre; elle n'a aucun rapport avec une langue connue. Ce pays ne peut donc trouver de ressources que dans lui-même pour l'instruction des peuples et l'éducation de la jeunesse. Peu de familles sont en état d'envoyer leurs enfants ailleurs; les personnes du sexe et les gens de la campagne y seraient absolument sans secours, si des prédicateurs, des maîtres et des maîtresses du pays, ne se chargeaient pas de les instruire dans leur langue. (*Vie et lettres de Mme d'Etcheverry*, 1751, Préface de l'évêque de Bellefonds)

Ce texte est intéressant en ce qu'il montre la part prise par l'église dans l'organisation de l'alphabétisation (prédicateurs, maîtres et maîtresses sont assimilés en tant qu'instructeurs). Cette instruction modeste est conçue comme s'adressant aux populations les moins favorisées (femmes et gens de la campagne) qui n'ont pas les moyens de faire former leurs enfants en dehors du pays, où ils pourraient apprendre le français.

Dans la seconde partie du 18^{ème} siècle, nous trouvons le témoignage indirect des problèmes posés par la progression des langues de culture dans les populations intermédiaires bénéficiant d'une scolarité plus avancée. Elles sont perçues comme n'étant plus en mesure de lire des textes basques d'une certaine tenue, tels que, par exemple, pour les Souletins, la traduction de *l'Imitation de Jésus Christ*, publiée dans ce dialecte en 1757. Dans sa dédicace à l'évêque d'Oloron, l'auteur indique d'une part, avoir réalisé sa traduction pour faire connaître ce texte à ceux qui ne savaient que leur langue de naissance (reprise de la conception traditionnelle du lectorat des textes basques), mais, d'autre part, son espoir de voir son ouvrage utilisé à l'école pour que les enfants basques apprennent à lire aussi bien qu'en latin et français⁴¹. Maister est à ma connaissance le seul auteur du 18^{ème} siècle dans la sphère des dialectes orientaux à poser, au moins implicitement, le problème de la lecture en basque pour un lectorat bascophone mieux formé à la lecture en français, voire en latin. Il n'hésite pas, d'ailleurs, à proposer que l'on use de sa traduction pour apprendre à ces enfants à lire dans leur langue, de même qu'ils apprennent à lire en français et latin :

(17b) *il semble que les enfants fréquentant l'école obtiendront ce bénéfice [tiré de la lecture de l'Imitation], en apprenant à lire le basque, de même qu'ils apprennent le latin et le français, et en conservant beaucoup plus facilement à l'esprit les saintes vérités qu'on leur enseigne au catéchisme.* (Maister, *Jesus-Christen Imitationia*, dédicace à l'évêque d'Oloron)

Il est possible que l'œuvre restée en son temps inédite de J. Eguiateguy, lui-même étant enseignant en Soule, soit également à situer dans le contexte d'une prise de conscience des problèmes de diglossie littéraire chez une certaine élite locale (en l'occurrence peut-être spécifiquement souletine). Le titre de l'un de ses ouvrages (*Le philosophe basque*, écrit dont la copie du manuscrit porte la date de 1785) et ses choix linguistiques, largement marqués par l'influence de Larramendi, vont en ce sens, même si à bien des égards cet essai, il est vrai mal engagé, demeura sans suite.

5. Dévalorisation de l'écrit basque au 18^{ème} siècle.

⁴¹ Dans l'avertissement au lecteur également, Maister, l'auteur probable de cette traduction de *l'Imitation*, aborde la question de la difficulté de lecture (supposée plus grande que dans les langues de référence habituelles) : (17a) *Il y aura quelques personnes pour dire que l'absence d'habitude de lire en basque rendra sans attrait, pénible et difficile, l'accomplissement de cette tâche [lire l'ouvrage] ; même s'il en est ainsi au début, par la suite ces difficultés iront diminuant à mesure que l'on s'accoutumera, et petit à petit, de même que l'on apprend à lire les autres langues, on apprendra à lire celle-ci. Pour cette raison c'est dans ce livre que les instituteurs devraient apprendre à lire aux enfants qui ne savent que le basque ;* (Maister, *Jesus-Christen Imitationia*, 1757, *Iracurçaliari*). On rejoint ici, sur un registre distinct, les préoccupations des Jésuites guipuscoans quant au manque de formation des élites locales dans la langue du pays; cf. *infra* §7.

Jusqu'au milieu du 17^{ème} siècle, la présence sociale du basque en Labourd est suffisamment forte pour que, lors de leur venue dans le diocèse de Labourd, des membres du clergé non-natifs mais ouverts à l'altérité linguistique, apprennent en un temps relativement court la langue et, avant de s'éloigner du Pays Basque pour poursuivre leur carrière, deviennent des promoteurs efficaces du labourdin classique. Ce fut, nous l'avons vu, le cas de Materre, initiateur de la tradition écrite labourdine ; ce fut également celui d'un autre prêtre, S. Pouvreau, qui traduisit divers ouvrages en basque, et qui est également l'auteur du premier dictionnaire à entrées basques connu⁴².

Il est peu probable que ce fut là le seul fait du hasard, et il est significatif que cette circonstance ne se renouvellera plus dans les lettres basques⁴³. Certes, à partir de la fin du 18^{ème} siècle, et tout au long des 19^{ème} et 20^{ème} siècles, nombreux seront les scientifiques non basques qui s'intéresseront à la langue, mais aucun d'entre eux ne devint un auteur basque comme purement l'être Materre ou Pouvreau. Plus jamais jusqu'à une date toute récente la langue basque ne rencontrera un environnement social en mesure de susciter des vocations ou des initiatives individuelles de cette nature.

Au cours du 18^{ème} siècle, les conséquences attachées à la perte de prestige de la langue basque se firent plus manifestes. La tentative quelque peu pathétique d'Etcheberri de Sare, appelant la jeunesse du Labourd à s'engager dans la guerre du savoir et à cultiver la langue basque ne rencontra guère d'échos. L'Assemblée du Labourd refusa de lui attribuer la subvention qu'il avait sollicitée pour publier sa grammaire latine écrite en basque (1718). Etcheberri, qui était médecin, avait d'ailleurs quitté le Labourd pour le Guipuscoa, où ses travaux, en particulier un dictionnaire (perdu), eurent un certain écho grâce à Larramendi qui en eut connaissance.

Durant la même période, et notamment au cours de la première moitié du 18^{ème} siècle, l'alphabétisation de premier niveau s'étendit au sein de la population.

⁴² S. Pouvreau, natif de Bourges, fut secrétaire de Duvergier de Hauranne, né à Bayonne (où Jansenius fut durant quelque temps principal du collège). On a pu penser que c'est à cette occasion que Pouvreau eut ses premiers rapports avec la langue basque (Villasante 1979 : §78). Il vint à Bayonne avec l'évêque Fouquet, et, après son départ pour Paris, il réalisa trois traductions de textes à thèmes religieux, dont deux furent publiées. Son dictionnaire à entrées basques, dont deux manuscrits sont conservés à la Bibliothèque Nationale, n'a pas encore été publié.

⁴³ Nous ne voulons pas dire qu'il n'y eut plus de membres du clergé non-natifs, qui, ayant eu à exercer leur ministère en Pays Basque, apprirent la langue. Ce serait certainement inexact, et on pourrait notamment opposer le cas de B. Recio, jésuite natif de Valladolid (1714), qui fut enseignant à l'université d'Oñate, où il apprit le basque. L'un des poèmes qu'il composa en basque nous est connu (Villasante, 1979 : §158). Nous restreignons notre observation aux auteurs ou traducteurs, qui n'ayant que séjourné en Pays Basque, acquièrent malgré tout une place dans l'histoire des publications en langue basque.

Cette alphabétisation eut pour effet d'accroître le lectorat basque potentiel car elle s'effectuait au bénéfice des populations modestes. Toutefois, dans le même temps, la diffusion du français progressa dans les couches intermédiaires, grâce en particulier à l'amélioration de son enseignement dans les écoles. Ce double mouvement eut pour conséquence de conduire à une dévalorisation de l'écrit basque. En effet, l'attitude et les comportements antérieurs, déterminés par l'asymétrie propre aux rapports diglossiques, et selon laquelle l'écrit basque s'adressait à ceux ne sachant que le basque, n'avait pas disparu. On n'incluait pas dans la représentation sociale du lectorat potentiel des textes basques, les lecteurs bascophones en mesure de lire le français. De ce point de vue, l'attitude de Maister en Soule, souhaitant attirer un lectorat familiarisé avec la lecture de textes français ou latins, était réellement atypique, ainsi que nous l'avons indiqué dans le paragraphe précédent.

On a un exemple particulièrement net des conséquences de cette attitude avec l'ouvrage publié par Lopez en 1782. Il s'agit d'une adaptation d'un ouvrage de A. Rodriguez intitulé dans l'original castillan *Práctica de la perfección Cristiana* (1609). Le titre de l'ouvrage basque, très certainement adapté d'une traduction française, comme le donne à penser Lopez dans son avertissement⁴⁴, indique qu'il s'adresse à *ceux qui ne savent que le basque* (*heuzkara bezik eztakitenen dako*). Certes, Materre avait dit de même, tout comme Axular, mais un siècle et demi plus tard la signification sociale de cette restriction est toute autre, en raison des progrès du français parmi les couches intermédiaires comme langue de l'écrit. Désormais ce genre de texte s'adresse aux gens des campagnes de peu de moyens, et il convient de leur fournir des textes ni trop longs⁴⁵ ni trop onéreux. La préface de Philippes d'Abense, curé de Juxue, en tête de l'ouvrage de Lopez le précise :

(19) *il [le livre de Lopez] présente deux avantages, d'abord, il offre dans un livre qui n'est point trop grand ce qui se trouve de plus profitable pour le peuple des villages dans un des meilleurs des ouvrages de*

⁴⁴ Dans son avertissement au lecteur, l'auteur de la traduction indique s'être efforcé de restituer clairement le sens du texte à traduire, *sans s'attacher de trop près aux termes français* (*francez therminhuer sobera chehe jarraiki gabe*), indiquant ainsi que le texte source était en français.

⁴⁵ En Labourd également on rencontre des comportements semblables. Certains auteurs ne s'autorisent un travail de publication qu'en tant qu'adaptateurs d'ouvrages longs qu'ils abrègent pour les rendre accessibles à un public de condition modeste. Ainsi dans son avertissement au lecteur, Baratciart (1784) indique que sa tâche a consisté à sélectionner, pour un public de personnes gagnant leur vie grâce à un travail pénible, des propos rédigés de façon plus longue à l'intention d'une élite : (18) *ces considérations [écrites pour un public restreint par un auteur précédent] auraient été trop longues pour ceux qui gagnent leur vie dans la peine et la sueur, car elles avaient été écrites à l'intention de quelques personnes choisies au sein de la population ; aussi, je les ai disposées dans une forme brève et claire, afin que tous, chaque jour, les lisent.* (Baratciart, *Guiristinoqui bicitceco eta hiltceco moldea*, 1784, Avertissement)

dévotion que nous ayons, et qui est quatre fois plus long, ensuite, par sa brièveté il se trouve à portée d'achat des familles les plus pauvres. (Lopez, Alphonsa Rodriguez (...) Aitaren Guiristinho Perfeccioniaren praticaren pparte bat Heuzcarala itçulia, 1782, Préface de P. D'Abense)

L'auteur également insiste dans son avertissement sur le type de public qu'il vise en réalisant cette adaptation basque :

(20) Concernant la longueur de l'ouvrage, (...) il était préférable de ne traduire en basque qu'une partie de ce long livre, la meilleure pour les gens du commun, en délaissant les autres ; car ainsi le livre sera plus court et moins cher, et par conséquent les gens pauvres l'achèteront plus facilement, et ceux qui en tireront profit seront plus nombreux. (Lopez, Alphonsa Rodriguez (...) Aitaren Guiristinho Perfeccioniaren praticaren pparte bat Heuzcarala itçulia, 1782, Avertissement)

Les conséquences de cette évolution sur la nature et la qualité littéraire des textes basques sont également apparentes. Les textes correspondant à des créations diminuent sensiblement comme on l'a dit plus haut, et les premières traditions écrites renvoyant à des productions populaires apparaissent avec le développement d'un théâtre dramatique populaire en Soule au 18^{ème} siècle. Bien que reposant sur l'écrit, toujours manuscrit dans la tradition, ce théâtre possède les caractéristiques de la littérature orale traditionnelle (absence d'auctorité, fixation instable des textes laissant libre cours aux remaniements, appropriation collective au travers de modes narratifs et représentationnels ritualisés, etc.), et une indifférence assumée à l'égard des critères habituels de l'esthétique littéraire de l'écrit. Les pastorales tragiques souletines de cette époque représentent ainsi une expression directe de l'évolution des rapports diglossiques dans le domaine des lettres⁴⁶ : la langue basque, langue de première alphabétisation des populations⁴⁷, peut être employée pour faire vivre dans de petites bourgades et villages, en dehors de toute structure spécialisée et en marge des circuits de diffusion classiques correspondant à l'imprimé⁴⁸, un théâtre populaire dont le répertoire était presque exclusivement fondé sur la thématique religieuse hagiographique ou légendaire de la littérature populaire publiée en français.

⁴⁶ Sur les sources des pastorales tragiques du répertoire traditionnel ancien, voir Hérrelle 1926.

⁴⁷ Un opuscule à usage scolaire (vers 1800) nous est parvenu issu de cette tradition ; cf. Oyharçabal 1999a.

⁴⁸ Ceci concerne évidemment le seul répertoire basque et non ses sources (qui ressortent principalement de la littérature de colportage et donc de circuits de distribution de l'imprimé connus). Les pastorales souletines traditionnelles ignoraient l'imprimé ; les textes circulent par cahiers manuscrits dont les copies sont monnayables.

Il n'est pas non plus exclu que les évolutions dialectales amorcées dans la seconde partie du 17^{ème} siècle, mais qui se marquent plus nettement dans les textes du 18^{ème} siècle, traduisent également les modifications évoquées ci-dessus dans le paysage géographique et social associé à l'euskara. En l'absence de forte tradition littéraire, il est inévitable que la perception des différences dialectales à l'écrit soient ressenties de manière aiguë, car la transcription les met en évidence. Aux difficultés de maîtrise du code scriptural s'ajoutent celles qui peuvent correspondre à des différences linguistiques proprement dites. De façon générale, malgré la forte empreinte du modèle labourdin, vaillamment défendu par Etcheberri de Sare, ce standard fut bientôt accompagné de variantes orientales, dans lesquelles progressivement l'empreinte bas-navarraise se fit mieux sentir (Pikabea 1993). Je serais assez tenté d'associer cette évolution à la perte de prestige et à une certaine ruralisation des textes labourdins et de l'écrit basque en général (processus qui s'achèvera à la fin du 19^{ème} siècle avec l'abandon du labourdin classique).

L'exemple de la mission du père Duhalde à Saint-Jean-de-Luz à la fin 1734, et que nous avons évoquée plus haut, est de ce point de vue assez illustratif. Lorsque Duhalde annonça son programme en indiquant que la mission compterait une douzaine de personnes, et durerait un mois, il précisa qu'il n'y aurait que deux prédicateurs du Labourd, dont lui-même (il ajoutait qu'ayant beaucoup oublié le basque, il ne serait pas en mesure de prêcher dans cette langue), et que la plupart des missionnaires seraient originaires de Soule ou de Basse-Navarre. Les conditions de réalisation de la mission inquiétèrent les responsables luziens, qui devaient prendre en charge les frais de séjour des Capucins et ceux attendant aux coûts annexes. Ils suggérèrent donc à Duhalde de réduire la durée de la mission, ainsi que le nombre de missionnaires. Pour justifier ce second aspect de leur demande, ils arguèrent de la difficulté pour les Luziens à comprendre des prédicateurs bas-navarrais en raison de l'écart dialectal, et proposèrent de fournir eux-mêmes ces prédicateurs locaux :

Nous vous prions ... de faire attention au langage des Prédicateurs Basques. L'idiome de Basse-Navarre est Grec pour nous, nous ne l'entendons absolument pas et à supposer que vous seriez en peine d'en trouver de ceux qui parlent à notre façon. Nous avons icy deux ou trois dignes ecclésiastiques qui rempliront ce devoir avec honneur et à la satisfaction de notre peuple. (Lettre du maire Leremboure du 04/08/1734, Darrobers 1994 : 128)

La réponse du responsable de la mission fut sèche : il objectait que cette question dialectale avait fait l'objet d'une discussion préalable, au cours de laquelle les Luziens avaient indiqué que la différence d'idiome ne leur paraissait pas un obstacle à la compréhension. Il semble bien que la question de la distance dialectale ait été en l'occurrence utilisée avec une certaine mauvaise foi pour

appuyer une requête dont les motifs étaient avant tout financiers⁴⁹. Cette instrumentalisation est toutefois significative d'une situation sociolinguistique où ces arguments peuvent être avancés⁵⁰.

6. La difficulté à naître des lettres basques dans les provinces ibériques.

Dans la comptabilité des ouvrages basques rapportées par Sarasola⁵¹ (1976 : 179), la très faible production d'ouvrages basques outre-Bidassoa, à plus forte raison d'ouvrages monolingues originaux, est frappante. La question se pose donc d'expliquer cette carence, qui contraste avec le relatif dynamisme que l'on observe en Labourd. Comment peut-on rendre compte de cette donnée ?

Il faut en premier lieu écarter toute explication qui se fonderait sur un manque de moyens matériels ou humains, conséquence d'un quelconque retard socioculturel. A vrai dire, ce serait plutôt le phénomène inverse. Les conditions objectives nécessaires au développement d'une tradition écrite en langue vulgaire

⁴⁹ Dans sa lettre, Duhalde mettait au défi les Luziens de renoncer à la venue de la mission, ce qu'ils n'osèrent faire, probablement pour ne pas décevoir l'opinion publique (Darrobers 1994 : 129). La mission eut donc lieu dans les conditions fixées au départ, selon les souhaits de Duhalde.

⁵⁰ Il existe un autre exemple, survenu trois décennies plus tard en Guipuscoa, où les écarts dialectaux furent invoqués dans un contexte certes tout différent mais intéressant du point de vue sociolinguistique : il ne s'agissait pas de justifier une requête dont l'arrière-plan était financier, mais d'expliquer les raisons d'avoir écrit un opéra comique bilingue et non uniquement basque (en fait la place du basque y est très réduite et réservée aux parties chantées). L'anecdote concerne l'auteur de *El borracho burlado* (1764), à savoir J. Muñibe, comte de Peñafiorida et membre fondateur de la *Real Sociedad de los Amigos del País*, dont nous parlerons plus loin. Il indiquait dans sa préface avoir voulu dans un premier temps écrire sa pièce en basque, mais avoir renoncé en raison de l'écart entre les parlers du Haut-Guipuscoa et du Bas-Guipuscoa, de telle sorte qu'il réserva le basque aux parties chantées : (21) *Je dis, donc, que ma première idée était que tout cet opéra fût en basque, mais ensuite la difficulté du dialecte dont je devais me servir m'apparut. Si j'avais utilisé celui d'Azcoitia, cela aurait été mal vu par le reste du pays jusqu'à la frontière de France, en raison de la prévention que leur inspire le basque ou dialecte du haut pays, et si j'avais voulu utiliser celui de Tolosa, Hernani et Saint-Sébastien, etc., j'exposais les acteurs au ridicule, car il leur aurait été difficile de bien l'imiter. Pour cette raison, je dus me contenter de réserver le basque pour les parties chantées, en écrivant les parties représentées en castillan. On sait que les représentations et les croyances jouent un rôle important dans la perception des différences linguistiques et le positionnement à leur égard, et il est difficile d'apprécier le fondement ou la pertinence réelle de ces propos, s'agissant de l'opposition entre deux variétés de guipuscoan. Mais le fait même qu'ils puissent être énoncés dans un tel contexte, et de la part d'une des plus éminentes personnalités intellectuelles du pays, témoigne des conséquences attachées à l'absence d'un standard de l'écrit basque dans le Guipuscoa de ce temps pour le développement d'un répertoire dramatique. Durant cette période, l'activité théâtrale dans la région d'Azcoitia, basée essentiellement sur les traductions du répertoire français, fut importante, mais elle se réalisa presque uniquement en castillan.*

⁵¹ Sarasola ne comptabilise, ni les ouvrages ayant un nombre de pages inférieur à 50, ni les ouvrages bilingues.

existèrent bien dès le 16^{ème} siècle dans les provinces basques ibériques, mais cette tradition se déploya principalement, sinon exclusivement, au bénéfice du castillan, qui était devenu depuis longtemps au sein de Royaume du Castille, y compris dans les provinces basques en dépendant⁵², la principale langue de pouvoir, et même dans une certaine mesure de diffusion du savoir⁵³. Cette tradition s'était également imposée en Navarre, habituée dès le 13^{ème} siècle à recourir au roman dans la documentation juridique puisque le *Fuero general* (dont la rédaction définitive date de 1266) est rédigé en navarro-aronnais⁵⁴ (Goyenette 1998 : 418).

Pour ne prendre que l'exemple des imprimeries, on observe que c'est dans les provinces ibériques que furent créées les premiers établissements en Pays Basque ou à sa frontière. Bien avant que la première imprimerie fût créée à Bayonne, il y en eut à Pampelune, Estella, Tudela, Bilbao, Saint-Sébastien⁵⁵, mais en dehors des textes latins ce fut essentiellement au profit du castillan⁵⁶.

⁵² La première chronique de Biscaye, par exemple, qui date du milieu du 15^{ème} siècle, est rédigée en castillan.; cf. Aguirre Gandarias (1984)

⁵³ On considère que le castillan s'était imposé comme principale langue de l'écrit dans le Royaume de Castille dès le début du 13^{ème} siècle, la chancellerie royale abandonnant le latin au profit du castillan dès 1230, et Alphonse X élaborant ensuite le *Fuero Real* en cinq livres rédigés en castillan (Rucquoi 1993 : 218). Bien que le latin fût connu, au 15^{ème} siècle les traductions se multiplient, de sorte *qu'il n'y eut pas dans l'Occident chrétien péninsulaire, de profondes différences entre culture "savante" et culture "populaire"* (idem : 336). A la fin du siècle, la publication de la grammaire de Nebrija en 1492, première grammaire d'une langue romane publiée, symbolisera l'avancement de ce processus, clairement associé, comme on le sait, à un dessein politique, ainsi que l'auteur l'indique lui-même au début de sa célèbre dédicace à la Reine Isabelle : *La langue fut toujours compagne de l'empire, et elle le suivit de telle façon qu'ensemble ils commencèrent, crûrent, et fleurirent, et qu'ensuite ensemble ils chutèrent (siempre la lengua fue compañera del imperio; y de tal manera lo siguió que junta mente començaron, crecieron y florecieron, y después junta fue la caída de entrambos)*; citation d'après l'édition d'A. Quilis

⁵⁴ L'influence occitane fut également notable, notamment en Navarre ; cf. Cierbide Martinena (1988).

⁵⁵ Le premier livre imprimé en Pays Basque le fut par Brocar à Pampelune en 1489, mais cet imprimeur quitta la Navarre en 1501, et il n'y eut pas d'imprimerie jusqu'en 1546, année où un imprimeur s'installa à Estella ; c'est celui-ci qui imprima le catéchisme d'Elso en 1560 (Goñi Gaztambide 1995). En dehors de la Navarre, le premier imprimeur fut Mares qui s'installa à Bilbao en 1576 (il imprima la célèbre apologie du basque de Poza *De la antigua lengua y poblaciones de las Españas ...* en 1587), et le second P. Cole de Ibarrena, qui fut l'imprimeur du catéchisme bilingue de Betolaça en 1596. Le premier imprimeur à s'installer en Guipuscoa fut Borgofia (Saint-Sébastien 1586); sur l'histoire de l'imprimerie en Pays Basque, voir Arana Martija (1994). A Bayonne, il est fait mention d'une brochure imprimée à deux reprises par J. Merlet en 1607 et 1608, mais il est probable qu'il s'agissait d'un imprimeur itinérant (Godinot 1965, Desgraves 1972). Le premier livre connu imprimé à Bayonne est une réédition du Trésor trilingue de Voltaire (1642). Selon les indications de Desgraves (1972, 1974), les textes basques eurent un rôle

Plus significatif de ce phénomène est ce que l'on observe dans le secteur de l'éducation. Nous avons vu que pour les Basques de France, il était nécessaire jusqu'au milieu du 18^{ème} siècle de quitter le pays pour recevoir une éducation quelque peu avancée et apprendre le français. Comparons cette situation avec celle que l'on rencontrait dans le diocèse de Navarre, dans lequel il y avait également une proportion significative de bascophones, puisqu'il s'il contenait une partie de l'Aragon et le sud de la Navarre, tous deux non bascophones, il incluait aussi toute la Navarre bascophone et la plus grande partie du Guipuscoa⁵⁷.

De fait, en Navarre, la question de l'éducation prend un relief notable dès le milieu du 16^{ème} siècle, d'une part, parce que de façon générale l'Eglise d'Espagne anticipe quelque peu les réformes tridentines, et, d'autre part, parce qu'après la guerre de conquête du début du siècle, qui avait débouché sur un conflit latent, les évolutions religieuses de l'autre côté d'une frontière encore contestée, donnaient une grande importance à ce problème⁵⁸.

Ce souci se manifesta en premier lieu dans l'enseignement, puisque l'année où l'université d'Oñate était créée (1550), les Cortes de Navarre débattaient de l'utilité de créer une université en Navarre (Vergara Ciorda 1991 : 37)⁵⁹. En fait

important dans l'histoire de l'imprimerie bayonnaise au 17^{ème} siècle et même au 18^{ème} siècle, puisqu'une grosse moitié des impressions concernaient des textes basques.

⁵⁶ Outre les éditions elles-mêmes, on a un exemple de l'importance du castillan dans le développement de l'imprimerie dans les provinces basques, par le fait que les premiers imprimeurs exportaient leur production vers la Castille. Perez Goyena a publié l'extrait d'un imprimé de 1569 dans lequel A. Anvers, imprimeur à Pampelune, se plaint de ce que l'exportation de ses imprimés vers le Royaume de Castille est empêchée en raison d'un fort protectionnisme, ce qui menace son activité : (22) *Il a été interdit qu'aucun livre imprimé en vulgaire roman hors du Royaume de Castille pénétre dans ledit Royaume et comme ce Royaume [de Navarre] est petit, et qu'on y parle basque dans sa plus grande partie, on y vend fort peu de ce qui s'y imprime, de sorte que si l'on ne pouvait vendre en Castille le suppliant subirait de grands dommages, et ne pourrait maintenir sa maison.* (Perez-Goyena 1947, 1 : 128)

⁵⁷ Le reste du Guipuscoa (en gros, la partie occidentale de parler biscayen), comme la Biscaye et l'Alava étaient rattachés à l'évêché de Calahorra.

⁵⁸ Le diocèse de Pampelune avait réagi de façon très précoce aux excès auxquels le Concile de Trente devait s'efforcer de remédier. Goñi Gaztambide (1947 : 145) considère que l'effort de redressement et de rénovation fut entrepris dans le diocèse navarrais au 16^{ème} siècle, avant même la fin du concile de Trente.

⁵⁹ Goñi Gaztambide (1947 : 141) fournit des indications très précises relatives à la formation supérieure dans le clergé du diocèse en 1577 : 25 docteurs, 111 licenciés et 127 bacheliers, soit au total 263 gradués (avant même la création des universités). Vergara Ciorda (1991 : 38) indique qu'en 1594 le clergé du diocèse comprenait 9000 clercs, pour 160 000 habitants, soit un clerc pour 17 habitants. Si l'on admet qu'entre 1577 et 1594 le nombre des gradués resta semblable, on voit que 3% du clergé environ était gradué, ce qui est à la fois peu mais aussi beaucoup pour le siècle, puisque dans d'autres diocèses on a 1%. Au 17^{ème} siècle, le collège le plus important pour la

certaines difficultés surgirent et c'est en 1615 que naquit une première université à Irache et, peu après, en 1630, une seconde à Pampelune, sans compter le collège des Jésuites de Pampelune (1580), les collèges séculaires⁶⁰, et les écoles de grammaire⁶¹.

L'organisation de l'enseignement élémentaire également commença au 16^{ème} siècle, l'objectif principal étant, comme généralement en France, l'instruction religieuse, appuyée sur une maîtrise minimale de la lecture. Goñi Gaztambide (1947 : 282) souligne ainsi que les écoles élémentaires se rencontrent au milieu du 16^{ème} siècle non seulement à Pampelune, mais encore dans des villages et bourgades comme Muruzábal, Burlada, Obanos, Belascoain et Artajona, ce qui suppose que dans la seconde moitié du 16^{ème} siècle l'instruction primaire avait atteint un certain développement, même en dehors de Pampelune.

Placées sous le contrôle de l'Eglise, certaines de ces écoles recevaient un financement public, comme Belapeyre souhaitait que cela se fit en Soule. Laspalas Perez (1987 : 30) dénombre dix-neuf paroisses de Navarre qui ont des écoles de premier degré ainsi financées⁶². D'autres correspondaient à des fondations privées comme à Azkoitia⁶³ ou Motrico, où en 1610, une somme fut versée afin de *salarier un maître d'école pour enseigner aux enfants de cette ville la doctrine chrétienne, lire, écrire et compter* (Azpiazu 1998).

Tout indique que cet enseignement élémentaire se faisait en castillan. Il en était ainsi bien sûr dans les collèges comme celui de Pampelune (Vergara Ciorda 1991 : 172-185), mais également dans les degrés inférieurs ; cf. Goñi Gaztambide

Navarre fut celui des Jésuites: il eut bientôt 450 étudiants, 500 en 1620 et 600 à la fin du siècle (Goñi Gaztambide 1947 : 213).

⁶⁰ En réalité, le succès de ces universités, en particulier de celle d'Irache, fut très relatif, mais ce point n'est pas décisif dans le contexte de notre propos; voir à ce sujet Martinez Arce (1999).

⁶¹ Le latin était enseigné dans les villes de quelque importance de Navarre et du Guipuscoa dans le diocèse de Pampelune : *Depuis la fin du 15^{ème} siècle le diocèse de Pampelune s'était vu contaminé par la fièvre humaniste qui secouait l'Europe et chaque ville importante voulait avoir son école de grammaire (école secondaire). Au 16^{ème} siècle il y avait des classes de latin à Pampelune, Sangüesa, Olite, Tafalla, Puente la Reina, Tolosa, Saint-Sebastien et Uncastillo* (Goñi Gaztambide 1947 : 210). Par ailleurs, Vergara Ciorda (1991 : 39) mentionne les enseignements dispensés dans certains couvents, comme les Franciscains de Pampelune, Tolosa et Mondragon et les dominicains de Pampelune et Estella.

⁶² Les juntas de Guipuscoa délibérèrent en 1721 qu'il y aurait dans chaque village de la province un instituteur; cf. Cortina (1986 : 29).

⁶³ La famille d'Ignace de Loyola fonda en 1600 une école élémentaire à Azkoitia. Son programme devait comprendre théoriquement l'apprentissage de la lecture, l'écriture, la numération, la doctrine chrétienne et la grammaire latine. Mais, selon Goñi Gaztambide (1947 : 213), ce n'est qu'en 1732 que le latin y fut effectivement enseigné.

(1947 : 288). La coupure sociale attachée à la diglossie pouvait ainsi s'exprimer à travers l'écrit ; on en a l'illustration avec l'introduction dans les Fors du Guipuscoa d'une ordonnance, approuvée par décret royal en 1573, exigeant que les représentants aux juntas de la province *sachent lire et écrire*, ce qui, en fait, signifiait qu'ils devaient savoir le castillan (Goyhenetche 1998 : 211). Une quarantaine d'années plus tard (1613), les juntas de Biscaye adoptent une disposition semblable précisant qu'il convient de savoir lire et écrire *en romance*⁶⁴, ce qui excluait de cette charge la majorité de la population, comme le remarque Fernández de Pinedo (1974 : 67-77).

De façon symptomatique, parmi les textes administratifs, évidemment peu nombreux et de niveau très local, que l'on rencontre, les principaux sont ceux qui résultent d'une correspondance entre municipalités des deux côtés de la frontière. Les plus anciens connus, qui datent de 1616, correspondent à un échange entre deux responsables publics souletin et roncalais. Cette correspondance n'est que très partiellement connue car non éditée, mais le peu que l'on en connaît exprime clairement la cause du choix de langue et son caractère exceptionnel :

(17) Monsieur, comme vous ne comprenez pas le langage français, et comme je ne sais pas écrire en espagnol, pour cette raison j'écris cette lettre en basque, avec l'espoir que vous prendrez plaisir à lire en notre langage naturel. (cf. Lettre de Gabriel d'Etchart à Miguel Ros, 1616, d'après la citation rapportée par Altuna & Miranda (1995 : 532))

Comme on le voit la langue basque vient en dernier recours. Il est implicitement indiqué dans les propos de l'auteur que, dans des circonstances où les correspondants seraient en mesure de communiquer au moyen de l'une des deux langues de pouvoir, l'emploi du basque, défini pourtant comme la langue commune naturelle des interlocuteurs, serait écarté.

Même dans les échanges entre responsables de chaque côté de la frontière, l'emploi du basque exigeait une maîtrise minimale de l'écrit basque, ce qui n'était pas une situation se rencontrant toujours, du moins outre-Bidassoa. Pour illustrer ceci, on citera le cas d'un échange de lettres en basque datant de 1680 entre les responsables de deux villes voisines de chaque côté de la Bidassoa, Urrugne et Fontarrabie. Dans une des lettres (22/01/1680), le rédacteur de Fontarrabie indiquait qu'en raison des différences dialectales et des difficultés à entendre les écrits basques de ses correspondants, il désirait que ceux-ci leur écrivissent en espagnol, lui-même étant disposé si nécessaire à poursuivre en basque ou en français (*zuen eta gure iscutza escaraz aguitz differenta baita pena dugu chit*

⁶⁴ La question de l'application de ce type de dispositions est controversée. Torrealdei (1998 : 7) indique qu'en 1624, 1625, 1628, pour le moins, le Corregidor empêcha pour ce motif divers représentants de villes d'assister à l'assemblée des juntas.

ezin explicatuz zuen letra. Halla desiratzen guinduque zuec guri espainoles escribatzea, eta guc zuei franceses edo escaras), cf. Sarasola (1983 : 135). Compte tenu de la proximité des deux villes, pratiquement contiguës bien que séparées par la frontière des royaumes (Hendaye fut un quartier d'Urrugne jusqu'au milieu du 17^{ème} siècle), la distance linguistique ne peut expliquer ces difficultés de compréhension, qu'il convient d'attribuer, comme le fait Sarasola, l'éditeur de ces lettres, au manque de maîtrise de l'écrit basque chez les rédacteurs de Fontarrabie ; ils n'étaient probablement pas en mesure de saisir avec la précision nécessaire les courriers adressés en basque par leurs voisins sur des sujets relativement délicats à dimension juridique.

Cette mise à l'écart du basque dans la documentation administrative se rencontre dans les documents relatifs à la vie commerciale dans les provinces ibériques. Et ceci, encore une fois, de manière très précoce. Cette donnée nous est rapportée par Madariaga dans un ouvrage de 1565 dans lequel il manifeste sa contrariété à voir ses compatriotes écarter systématiquement le basque lors de l'usage de l'écrit dans leur activités commerciales :

(18) Je ne puis m'empêcher de quelque sentiment de colère envers mes Biscayens, qui ne se servent pas de celle-ci [la langue biscayenne] dans leur correspondance et leur négoce, et qui donnent ainsi à beaucoup l'occasion de penser qu'elle ne peut s'écrire, alors qu'il existe pourtant des livres imprimés. (Madariaga, Tercera parte del libro intitulado honrra de escriuanos (...) 1565, apud Altzibar (1989, 2 : 03)

Les raisons expliquant l'absence d'un mouvement en faveur d'un développement des lettres basques dans les provinces ibériques semblent avant tout reposer sur les habitudes et représentations associées à la partition diglossique. En fait, contrairement à ce que l'on a tendance à penser, il n'y a pas de grande différence en ce domaine de chaque côté de la frontière, car de façon générale, avec les rares exceptions que nous avons rappelées, l'écrit basque est spécialement destiné aux personnes ignorant, ici, le français, ou, là, l'espagnol. Toutefois, le vulgaire castillan acquit très tôt ses positions de langue de pouvoir dans les provinces basques ibériques, et il disposa également d'un réseau de diffusion mis en place de manière précoce. Lorsqu'au 16^{ème} siècle se produisit le mouvement de vulgarisation linguistique favorisé par la diffusion de l'imprimerie et la propagation des idées nouvelles, puis par le développement de la réforme catholique, il ne put guère profiter au basque dans ces provinces, car la place du vulgaire dans l'organisation diglossique associée à l'écrit était déjà prise par le castillan. Ce dernier, au surplus, apparut longtemps comme la meilleure arme de défense de la catholicité dans le royaume. L'interdiction imposée par Philippe II pour les ressortissants de son royaume de sortir des frontières pour étudier (1559) afin d'éviter toute contagion hérétique, si elle ne concernait pas l'écrit basque, manifestait cet état d'esprit, et, de fait, force est de constater que les deux

contributions aux lettres basques réalisées en ce siècle dans les provinces non contrôlées par le Roi d'Espagne n'étaient, ni l'une (Dechepare), ni, à plus forte raison, l'autre (Liçarrague), de celles qui pouvaient contribuer à lever d'éventuelles suspicions dans ce domaine.

Le 17^{ème} siècle confirma la stabilité et la constance de ces attitudes et comportements linguistiques, lesquels ne doivent en rien être associés à une perte de prestige symbolique de la langue au sens où on l'entend habituellement. En fait, très tôt la langue basque est investie d'une charge symbolique forte dans le cadre des références instituées au sein de la monarchie espagnole, et fortement marquée par l'idée d'authenticité et la pureté des origines. La basquité qu'elle exprime est un gage de christianité et de nobilité. Un contraste s'établit donc dès le 16^{ème} siècle parmi les défenseurs de la langue entre le maintien d'un statut sociolinguistique, où la langue basque est dépréciée et écartée de tous les emplois écrits et socialement valorisants, et un fort investissement emblématique où l'on défend l'idée que le basque fut la langue primitive de l'ensemble des terres d'Espagne (cf. Tovar 1980, Zubiaur 1990). C'est cette contradiction que Claverie, dans un hommage en vers adressé à l'auteur, en tête du troisième ouvrage d'Etcheberri de Ciboure (1636), avait moquée, en raillant les auteurs qui, comme Garibay ou Echave, avaient parlé en espagnol des Basques, alors qu'étant Basques c'est en basque qu'ils auraient dû défendre leurs idées (Villasante 1979 : 71).

L'exclusion à peu près totale du basque dans l'enseignement d'outre-Bidasoa contrastait avec la situation rencontrée sur l'autre rive, laquelle paraissait relativement enviable aux yeux des bascophiles du Guipuscoa du 18^{ème} siècle. C'est ainsi que dans son ouvrage *Eusqueraren berri onac* [Les bonnes nouvelles de la langue basque] Cardaberaz oppose au système d'enseignement des écoles du Pays Basque de France où dit-il (1761 : 18) *on explique et enseigne les règles de grammaire en basque aux Basques français* (*Frances Euscaldunai Gramaticaco Erreglac Eusqueraz adiraci, ta eracusten diezcate*), celui des écoles des provinces d'Espagne, où déjà s'était répandu⁶⁵ l'usage du *signal* stigmatisant l'emploi de la langue basque à l'école, pratique qui se poursuivra jusqu'au 20^{ème} siècle, y compris en France à partir du 19^{ème} siècle :

(19) *Ici les parents et les maîtres d'école doivent remédier à une faute grave, et rendre à notre langue basque plus de services que cela a été le cas jusqu'à présent. On n'a vu nulle part dans la société de langue ayant un sort plus malheureux que celui de la langue basque ; on veut l'enterrer et la retirer de la société des gens comme si elle n'était pas notre langue maternelle ou de naissance, et dans les écoles ils veulent l'interdire au moyen de la punition, du fouet, et de l'anneau ou signal.*

⁶⁵ L'usage d'un objet symbolisant l'interdiction de parler basque à l'école est attesté à Beasain (Guipuscoa) en 1730, sous la forme d'un anneau ; cf. Torrealdai (1998 : 15).

Quelle folie plus abominable que celle là ? (Cardaberaz, Eusqueraren berri onac, 1761 : 17)

La réaction de Cardaberaz montre que dans certains secteurs un sentiment d'incompréhension apparaît alors, relativement à l'exclusion du basque de l'enseignement, en particulier élémentaire, bien que l'on ne voie pas les conséquences concrètes de cette prise de conscience, dès lors en tous les cas que l'on quitte le secteur des couches sociales les plus modestes. Par exemple, il ne semble pas que lorsqu'en 1751 on demanda à Larramendi de rédiger le programme du collège pour jeunes filles que l'on voulait créer à Vergara, il ait prévu la moindre place pour l'enseignement de la langue basque, alors même que le programme prévu –relativement avancé pour le temps– accordait une place non négligeable à l'apprentissage de la grammaire et de l'orthographe du castillan (Malaxechevarría 1926 : 147).

Nous avons un autre témoignage d'une prise de conscience quelques années plus tard, non plus chez un Jésuite, mais chez un esprit rattaché à un autre courant de pensée, puisqu'il appartenait à la *Real Sociedad Bascongada de los Amigos del País*, dont il soutenait les activités. Installé à Cadix et travaillant également avec l'Amérique du Sud, cet *illustado*, nommé J. de Eguino, adressa en 1771 un courrier à la société, dans lequel il fait une description très réaliste de la manière dont les rapports diglossiques avaient été gérés dans les provinces basques⁶⁶. Le texte suivant, extrait de cette lettre, est cité par Alzibar (1985):

(20) ... *[la langue basque] se maintient dans les contrées arides de quelques montagnes où les natifs, quel qu'ait été leur attachement à son égard, l'ont uniquement conservée comme un joyau domestique, reléguée dans un coin, sans autre parure que celle de sa pureté originelle, les attaques reçues de toute part la condamnant à une totale extermination ; ainsi, comme il est nécessaire de savoir le castillan dans les relations ordinaires avec les autres Espagnols, et que ce dernier présente plus d'intérêt que le basque pour toute sortes de raisons de commodité, tout l'effort vise à maîtriser celui-ci depuis l'enfance. Dans les écoles primaires on apprend à lire et à écrire en castillan, et même on interdit aux enfants de parler basque, afin qu'il ne les gêne pas pour apprendre l'autre idiome. Dans tous les bourgs, et spécialement les plus grands, le castillan est courant et même dominant entre ecclésiastiques, gentilhommes et toutes personnes de quelque distinction. On prêche en castillan. Les écritures, les accords et les conventions publiques se font en castillan dans les tribunaux des provinces et au Conseil royal de*

⁶⁶ Par la suite, Eguino consacra son énergie à défendre les vues de Larramendi. Les *Extractos* de 1775 mentionnent un manuscrit dont il était l'auteur et dans lequel il défendait la thèse de l'universalité exclusive du basque en Espagne dans l'antiquité (p. 118-122).

Navarre. On dispose et ordonne en tout en castillan: les capitaines généraux et intendants, magistrats royaux et autres ministres du roi parlent, gouvernent et donnent leurs ordres en castillan. Et même les fors et ordonnances particulières des bourgs sont en castillan. Ainsi, bien loin de contribuer à polir, embellir et préserver le basque, depuis des siècles tout conspire à sa décadence ... (lettre d'Eguino à la RSBAP de 1771, citée par Altzibar 1985)

La situation décrite par Eguino, correspondant à la seconde partie du 18^{ème} siècle, avait été mise en place très tôt dans les zones bascophones des provinces ibériques, car en ce qui concerne la place relative des vulgaires, elle constituait le prolongement direct des rapports interlinguistiques établis bien avant l'invention de l'imprimerie, dans lesquels le castillan avait acquis au sein du système polyglossique le statut de vulgaire supérieur. Le 16^{ème} siècle n'avait fait que renforcer la position du castillan qui monopolisait donc les nouveaux usages écrits conquis sur le latin y compris dans le domaine de l'administration religieuse. Par exemple, dès 1544, le latin avait supplanté par l'espagnol dans les procédures et dans les écrits de la curie dans le diocèse de Navarre (Jimeno Jurío 1995 : 59)⁶⁷.

Les considérations émises dans ces derniers paragraphe doivent être mises en contraste avec les indications rapportées dans les sections précédentes. Elles définissent de façon nette une perspective chronologique dans laquelle la faiblesse, en nombre et en qualité, de la production écrite en langue basque dans les provinces ibériques jusqu'au 18^{ème} siècle, n'est pas le résultat d'un retard dans l'évolution des rapports diglossiques, mais plutôt le fruit d'une anticipation de ce qui se produira de l'autre côté de la frontière à partir d'abord de la seconde partie du 17^{ème} siècle, puis, de façon décisive, au siècle suivant.

§7. Le mouvement bascophile du 18^{ème} siècle outre-Bidassoa : Larramendi et la Real Sociedad Bascongada de los Amigos del País.

Comme nous l'avons dit dans les lignes précédentes, le concile de Trente n'eut guère de conséquences pour les lettres basques dans les provinces basques ibériques, sinon à travers la publication de petits catéchismes traduits, sans ambition. Exclu de l'enseignement⁶⁸, même dans ses formes les plus élémentaires,

⁶⁷ Jimeno Jurío (1995:59) indique que dans la Navarre du 16^{ème} siècle le castillan est d'usage général dans tous les textes juridiques, tant civils que religieux : *Toute la documentation des procédures notariales, des tribunaux civils et ecclésiastiques, des municipalités, des paroisses et couvents est écrite en castillan; de même une grande partie des livres.*

⁶⁸ Ce point est incontestable. Ceci ne veut pas dire qu'il n'y eut pas quelques tentatives pour enseigner le basque de façon isolée et sans doute tardive. Cardaberaz (1761 : 18-19) évoque cette situation tant pour l'enseignement de latin, que pour l'enseignement de la lecture aux enfants puisqu'il évoque l'activité d'une maîtresse qui apprenait également basque, castillan et latin aux enfants à partir de six ans.

sans emploi dans l'écrit public, le basque se trouvait de fait écarté des usages oraux socialement valorisés, y compris dans le domaine religieux, le seul où la situation de diglossie aurait pu lui offrir un terrain d'expression, comme ce fut le cas dans une certaine mesure de l'autre côté de la frontière. La langue basque n'avait donc pu être forgée et façonnée pour répondre aux nécessités de ces registres. C'est ce constat que faisait Larramendi dans la lettre qu'il adressait à Mendiburu en 1747, en regrettant que les prédicateurs ne fussent pas en mesure de prêcher en basque, faute d'une maîtrise suffisante de la langue :

*(21) Mais peu savent ne serait-ce qu'à moitié le basque de leur pays natal, et comme ils sont paresseux, ils ne veulent pas mieux l'apprendre, et ils ne veulent pas s'en donner la peine. Et que résulte-t-il de tout ceci ? Avec le peu qu'il savent, comme ils ne sont pas en mesure avec un petit ensemble de mots, pas même une poignée, d'exprimer ce qu'ils ont à dire, ils utilisent en chaire un langage confus, parfois basque, parfois castillan, parfois latin, l'ensemble étant souillé, sali, appauvri, de telle sorte qu'il semble qu'ils se sont hissés sur la chaire pour se moquer les auditeurs; et je m'étonne toujours, comment beaucoup d'entre eux ne se font pas pousser et jeter au bas de la tribune pour leur infortune. (Larramendi, Lettre à Mendiburu du 15 mars 1747, *Euskal testuak* : 35)*

Face à cette carence, au 18^{ème} siècle, un certain nombre de membres du clergé régulier, comprenant un groupe de Jésuites composé de Mendiburu, Cardaberaz, et de leur maître à penser en matière linguistique, M. Larramendi, et également des Franciscains, en particulier ceux du couvent de Zarautz⁶⁹, voulurent réagir. Il est difficile de déterminer la part de l'attachement linguistique et du zèle pastoral dans ce mouvement. Probablement les deux facteurs jouèrent, dans des proportions variables selon les individus.

Cette réaction se produisit face à une situation où de façon générale le clergé n'usait souvent que du castillan, faute d'une maîtrise suffisante de la langue du pays. C'est ce qu'indique Larramendi dans sa lettre de 1747 à Mendiburu :

(22) Et quoi? De nombreux prédicateurs ne fréquentent-ils pas nos églises? Ne prêchent-ils pas par clameurs et chuchotements la connaissance conduisant au ciel? C'est vrai, ils prêchent et ils sermonnent. Mais quelle importance, si la plupart des auditeurs n'entendent pas leur propos? On veut nous faire croire que le castillan est compris, même chez ceux qui ne l'ont pas appris. Ceci n'est pas vrai: ce sont des prétextes et des propos de paresseux: même si quelques mots sont entendus, le vent emporte les autres, et le pain de la parole divine reste pour le Basque sans

⁶⁹ Larramendi tenait en haute estime l'activité de ces Franciscains, en particulier en ce qui concerne la langue (*Corografía de Guipuzcoa* : 309-310).

profit, faute d'être morcelé. (Larramendi, Lettre à Mendiburu du 15 mars 1747, *Euskal testuak* : 35)

Les causes de cette situation sont analysées par Mendiburu. Il y voit la conséquence d'une formation acquise en dehors d'un environnement bascophone, de sorte que leur connaissance du basque se limite à ce qui avait été appris dans l'enfance :

(23) *Les hommes d'église basques deviennent ecclésiastiques et prédicateurs après avoir fait toutes leurs études dans quelque ville où l'on parle castillan. Ils partent faire leurs études en n'ayant appris qu'un basque d'enfant, et rien d'autre, et le peu qu'ils savaient est émoussé lorsqu'ils atteignent la fin de leurs études; et quand ils deviennent ecclésiastiques et prédicateurs, ils se retrouvent au niveau de leur enfance, ne sachant même pas le basque.* (Mendiburu, *Mendibururen idazlan argitaragabeak*, 1. lib. : 53)

L'effort d'une partie du clergé régulier pour remédier à cette situation eut un certain succès. Pourtant, malgré l'ambition de Larramendi de conférer à la langue basque un statut digne des ambitions qu'il avait pour elle, dans une certaine mesure, cette tentative se solda par un échec, dont témoignent les positions adoptées par le principal mouvement de modernisation intellectuelle et sociale que les provinces basques ibériques connurent dans la seconde partie du 18^{ème} siècle : la *Real Sociedad Bascongada de los Amigos del País* (RSBAP désormais).

Ce mouvement est considéré comme ayant introduit les idées encyclopédistes en Espagne, et l'intérêt qu'il montra à l'égard de la langue basque a pu donner à penser qu'ils contribua, après Larramendi, et dans un contexte nouveau, à la suite notamment de l'expulsion des Jésuites (1767), à l'éveil d'une conscience linguistique dans les provinces basques.

Il a été indiqué dans une note précédente (note 50) que le fondateur de la RSBAP, J. Muñibe, avait contribué à une activité théâtrale relativement riche en Guipuscoa, et qu'il avait à cette occasion manifesté son attachement à la langue basque. Un propos de l'un des membres de la RSBAP, J. Eguino, a été également rapporté, qui montrait la claire conscience que l'on pouvait avoir dans la seconde partie du 18^{ème} siècle du sort fait à la langue basque dans les provinces ibériques. Dans le même sens, les statuts et les actes des réunions annuelles de la société expriment cette préoccupation. Ainsi les statuts de 1765, année suivant celle de la création de la RSBAP, indiquent que si certains membres se consacreront à l'étude de la littérature espagnole, d'autres s'appliqueront à *polir et à cultiver la langue basque* (*a pulir y cultivar la lengua bascongada* ; art. 9 des statuts). Altzibar (1985) a montré que ce dernier point, surtout jusqu'en 1776, fut effectivement mis en œuvre, comme le prouvent les travaux de versification basque (réalisés, principalement, semble-t-il, à l'occasion de réceptions et visites), les dialogues

basques prévus comme intermédiaires lors des réunions académiques, et les travaux de lexicographie envisagés.

Pourtant, lorsque l'on examine de plus près comment cet attachement à la langue se concrétise dans des projets relatifs au développement de l'éducation, on constate qu'il n'est suivi d'aucun effet, et qu'aucune remise en cause réelle du statut social de la langue n'est à l'ordre du jour. Compte tenu des idées des membres de la société concernant l'importance de l'instruction et l'enseignement des langues, on aurait attendu que la bascophilie des membres de la RSBAP transparût dans les programmes de la société dans le domaine de l'éducation ; or ce ne fut pas le cas. Un incident significatif illustre, on ne peut mieux, ce qui pourrait apparaître comme un paradoxe, si l'on oubliait la force des mécanismes de reproduction des représentations et des attitudes déterminées par des siècles de diglossie, renforcés en l'occurrence, nous le verrons, par la pression que les structures d'état font peser pour ne pas s'écarter des comportements antérieurs.

La RSBAP accordait une grande importance à l'éducation, et se montrait tout à fait novatrice dans ses programmes. Sur le plan linguistique, notamment, elle défendait l'idée de faire accéder les enfants à la connaissance de la grammaire par un enseignement dans leur langue maternelle (*lengua nativa*). Mais puisque le basque était la langue maternelle des habitants du Guipuscoa, province dont, selon tous les témoignages, les natifs étaient universellement bascophones en ce temps, ne fallait-il pas que l'enseignement fût dispensé en basque ?

Voici dans quelles circonstances la question fut posée. En 1771, les actes de la commission chargée de ces questions au sein de la RSBAP décidèrent de créer un concours afin d'introduire dans les écoles du pays, dont la société entendait encourager le développement, l'étude de la grammaire et de l'orthographe espagnoles dans les meilleures conditions. Il s'agissait de récompenser le meilleur ouvrage scolaire permettant d'enseigner le grammaire et l'orthographe du castillan à partir des travaux de l'Académie de la langue espagnole⁷⁰. Cette initiative ne fut pas comprise par tout le monde. En effet, les actes des assemblées de 1772 se firent l'écho d'une protestation anonyme⁷¹, signée

⁷⁰ Il y a une coïncidence entre les efforts de l'Académie de la langue espagnole en matière d'unification et de fixation des formes et le centralisme impulsé par Charles III. La grammaire de l'académie que la RSBAP veut promouvoir vient d'être publiée (1771) ; cf. Sarmiento (1992)

⁷¹ La lettre est perdue. On ne la connaît que par ce qui en est dit dans les Extraits [Actes des assemblées annuelles de la société] de l'année 1772. Elle y est décrite comme datée du 24 juillet 1772 et écrite depuis Armiñon, l'auteur ayant utilisé une écriture contrefaite et employé un style satirique. La Commission en principe ne répondait pas aux écrits anonymes, mais avait jugé de faire une exception pour cette lettre *dans sa partie en relation avec les écoles publiques, car l'érudition et les autorités* [les auteurs que l'anonyme mentionnait dans sa lettre, à savoir Mayans, Barbadiño, Marsio, l'abbé Fleury, Lamy et Lancelot] *pourraient préoccuper certains, si l'on ne répondait aux erreurs sur lesquelles elle se fonde* (*Extractos del Año 1772* : 98). Il est difficile

El amigo alabés, dans laquelle il était notamment reproché à la RSBAP de promouvoir pour les écoles publiques l'enseignement de la grammaire espagnole. Après avoir invoqué l'autorité de divers auteurs *pour établir que la première grammaire qui doit être enseignée aux enfants est celle de la langue native*, l'auteur concluait, selon les extraits des actes de la RSBAP de 1772 :

(24) ... *que [la langue native] étant pour ces provinces la langue basque et non le castillan, l'essai de la Société est diamétralement opposé à la doctrine de ces sages, et à ce que les Grecs et les Romains pratiquaient. (Extractos del Año 1772 : 88)*

Dans sa réponse, la Commission assure qu'elle fait sienne l'idée selon laquelle ne pas enseigner la grammaire dans la langue native des enfants est une erreur. Puis, elle poursuit, en envisageant, pour y répondre, l'objection que pourrait lui faire l'auteur de la lettre anonyme :

(25) *Mais (répliquera l'Anonyme) elle [la RSBAP] se contredit elle-même en enseignant la grammaire castillane dans les écoles basques. C'est ici qu'est l'erreur. 1°) Parce que, bien que la langue particulière du pays soit la langue basque, celle de la Nation est la castillane, laquelle est par conséquent la langue native de tous les Espagnols. 2°) Parce que par décision du gouvernement on ne peut employer d'autre langue que le castillan; de sorte que tous les plis, livres, manuscrits et matières qui sont donnés aux enfants sont en castillan, avec simultanément interdiction du basque, si bien qu'il a été établi l'usage d'un anneau qui passe de main en main entre ceux qui fautent sur ce point, de manière que celui qui le possède en fin de semaine reçoive une punition. 3°) Parce que la compréhension du castillan devenant usuelle dans les écoles basques grâce à ses moyens, et la fin de la doctrine dont nous parlons ici consistant à enseigner la grammaire dans la langue qui est par avance connue, on obtient parfaitement ceci par le moyen déterminé par la Société. (Extractos del Año de 1772 : 100-101)*

d'interpréter le fait que le protestataire ait cru devoir dissimuler son nom et son écriture. S'agissait-il d'un faux anonymat, chacun connaissant en réalité l'auteur de la lettre ? En tous les cas, cette situation montre une crainte en un temps où le pouvoir royal avait adopté une attitude agressive en matière linguistique : interdiction par le comte Aranda au nom du conseil de Castille d'imprimer des livres qui n'étaient pas en castillan, prononcée à l'occasion de l'interdiction d'imprimer la vie de Saint Ignace de Cardaberaz (1/11/1766) ; obligation d'enseigner en castillan (déclaration royale du 23/06/1768) ; obligation d'employer le castillan dans les livres de commerce (déclaration royale du 23/12/1772). Cette politique se situait dans un contexte plus général où le Roi et ses ministres ambitionnaient de mettre en œuvre une forte politique dirigiste en matière culturelle, celle-ci se manifestant dans ses aspects répressifs par la censure à l'égard de ce qui sortait du contrôle royal, et notamment à l'encontre des œuvres d'imagination, du théâtre baroque et de la littérature de colportage ; cf. Rodriguez Puertolas (1987 : 2, 45).

Ainsi qu'on le voit, la commission donne une réponse politique à une question qui, telle qu'elle était présentée, se voulait avant tout pédagogique : user de la langue du pays pour faciliter la diffusion du savoir. A aucun moment l'interprétation politique n'est discutée comme telle, et si les interdits et obligations établis par le gouvernement sont rappelés, il ne sont pas l'objet de réserve. Les auteurs (Sarrailh 1954, Alborg 1985, Martinez Gorriarán 1993) ont généralement analysé ceci comme une approbation de cette politique, ce qui est probable. Il est néanmoins vraisemblable que cette approbation ne fut pas unanime, bien que l'on ne trouve plus dans les extraits des travaux des commissions d'écho d'une autre divergence de vue. Les seuls témoignages d'un désaccord de fonds apparaissent dans certaines lettres. Nous avons parlé plus haut de la lettre d'Eguino ; on peut également mentionner celle adressée en 1775 par R. Gaetano Aldaeta, curé de l'église Santa Marina de Vergara, au Comte de Peñaflorifa. Hélas, cette lettre, que J. Urquijo avait conservée, n'a pu être retrouvée et nous n'en avons qu'une connaissance indirecte (*Euskaltzaindia, Euskararen liburu zuria* : 473).

Ainsi qu'on le voit, le renouvellement et la modernisation importants apportés en matière d'enseignement par la RSBAP ne profitèrent en rien à la langue basque, qui demeura pour la société un objet d'étude (voire, durant les premières années, d'exercice littéraire), mais qui ne put franchir les portes de l'école, où elle continua d'être interdite et objet de pratiques vexatoires comme celle du signal. Il est symptomatique qu'en 1775, lorsque fut présenté le projet d'une école patriotique de niveau secondaire tout à fait novatrice car orientée vers le bien social et non plus vers le seul enseignement général comme dans les collèges et les séminaires, il était prévu outre l'enseignement de l'orthographe et de la grammaire espagnoles et du déchiffrement des lettres anciennes, l'apprentissage des langues suivantes: latin, français, italien, anglais, allemand. Aucune place par conséquent n'était faite au basque pour cette école qui devait être créée au cœur du Pays Basque occidental, à Vergara⁷².

§8. Conclusion.

Parvenu au terme de ce parcours, concluons en prolongeant nos réflexions introductives. On observe qu'à la fin du 18^{ème} siècle les déterminants culturels et notamment sociolinguistiques pesant sur les lettres basques ont évolué de telle manière que les situations de chaque côté de la frontière se sont rapprochées, même si les pesanteurs des processus déjà bien engagés deux siècles plus tôt font encore sentir leurs effets.

⁷² Le programme prévoyait que l'enseignement de l'allemand et de l'anglais se limiterait à la connaissance passive (compréhension et traduction), ce qui était considéré comme suffisant pour l'usage programmé, qui réservait ces langues à certaines matières de l'enseignement dit *particulier*, à savoir, le commerce, la politique et les sciences métalliques. (*Extractos del Año 1775* : 172)

En Labourd, Basse-Navarre et Soule, le basque, au début du 17^{ème} siècle, avait pu bénéficier d'une situation de polyglossie où le français n'avait pas encore acquis face au latin l'ensemble des positions que le castillan avait antérieurement conquises outre-Bidassoa. Ce dernier était devenu, de façon très précoce, par un processus déclenché dès la première moitié du 13^{ème} siècle par le Roi de Castille, la langue d'usage dans le domaine de l'administration et du droit dans tous les territoires dépendant du royaume, et sa position fut renforcée par le dynamisme et prestige acquis par les lettres castillanes au 16^{ème} siècle. De façon précoce également, c'est le roman, très bientôt le castillan spécifiquement, qui s'imposa en Navarre. Le castillan fut donc institué dans les zones bascophones d'outre-Bidassoa comme vulgaire de référence face au latin, et avec le développement de l'imprimerie, le système diglossique qui s'instaura au 16^{ème} siècle réserva dès le départ le domaine de l'écrit et de l'instruction élémentaire et secondaire au latin et au castillan. Ainsi, la langue basque, qui aurait pu bénéficier du mouvement de la Contre-Réforme en faveur des parlers locaux, n'en profita pratiquement pas.

En France, si le français bénéficia grandement du mouvement renaissant, les conséquences secondaires de ce changement (celles qui pouvaient affecter la langue basque) atteignirent assez tardivement les provinces basques frontalières. D'abord, en raison de l'influence très sensible d'un roman ibérique au sein de la principale structure politique régionale, le Royaume de Navarre. Ensuite, du fait également de la présence d'une tradition occitane qui s'était imposée préalablement, et resta présente dans certains domaines de la vie publique jusqu'au 16^{ème}, voire même, comme nous l'avons vu plus haut, jusqu'au 17^{ème} siècle pour certains textes juridiques. D'ailleurs, le basque ne s'était pas trouvé totalement exclu du grand mouvement d'émancipation linguistique du 16^{ème} siècle, comme en témoigne la publication des vers de Dechepare en 1545. L'existence d'une forte impulsion calviniste dans la seconde moitié du 16^{ème} siècle contribua également à donner à la langue basque un statut dans le domaine de l'écrit, avec la traduction du Nouveau Testament réalisée à la demande de Jeanne d'Albret, Reine de Navarre, et publiée en 1571. Aussi, la réforme catholique qui fut mise en œuvre au tournant du siècle, dans les deux principaux diocèses français incluant des zones bascophones tint compte de cette situation et bénéficia à la langue basque, laquelle constitua pour les couches populaires la langue de première alphabétisation, celle attachée à l'instruction religieuse. Il est probable, comme nous l'avons vu, que ceci donna lieu dans les années 1625-1635 à un certain nombre d'oppositions, lorsque du moins l'usage du basque s'éloignait des modes d'expression usuels rencontrés en français dans le cadre de l'instruction doctrinale. Malgré ce contexte conflictuel, une tradition écrite en langue basque put se développer dans ces provinces, principalement fondée sur l'idée d'un lectorat monolingue. De façon inverse, une telle tradition ne put surgir dans les provinces ibériques, car il n'existait pas à cette époque de représentation sociale correspondant à un lectorat bascophone ignorant le castillan.

En fait, il fallut deux ou trois décennies pour que les nouveaux rapports diglossiques se stabilisent dans les provinces basques aquitaines, réservant au basque une certaine place dans les domaines considérés comme primordiaux (en pratique, la religion), mais où le français était jugé stérile car ignoré des lecteurs potentiels. Les efforts de quelques auteurs, comme notamment ceux d'Etcheberri de Ciboure pour dépasser ces limites, qui faisaient du basque la langue du dernier recours, réservée aux seules populations monolingues, n'eurent guère de suite, malgré les tentatives de personnalités comme Oihénart ou Etcheberri de Sare, seuls écrivains basques laïcs de ce temps, dégagés par conséquent des préoccupations utilitaires liées à l'apostolat. Au cours du siècle suivant, à mesure que les positions sociales et l'usage de la langue française progressaient, l'emploi du basque à l'écrit se trouva relégué dans des registres de moins en moins gratifiants et presque toujours dépendants (traductions et adaptations), et dans un environnement social de plus en plus pauvre et rural, si bien qu'au milieu du 18^{ème} siècle, la situation de l'écrit basque était devenue assez semblable de chaque côté de la frontière : il était socialement perçu comme destiné aux seuls bascophones monolingues peu scolarisés et donc appartenant aux populations les moins favorisées des campagnes, exclues d'une éducation quelque peu avancée.

Le mouvement qui apparut en Guipuscoa et Biscaye au 18^{ème} siècle pour donner à la langue basque un autre statut ne remit pas véritablement en cause cette situation, même s'il permit aux dialectes d'outre-Bidassoa de développer une certaine tradition, un peu sur le modèle de ce qui avait déjà été réalisé en labourdin et souletin. La naissance et le développement d'un mouvement de rénovation intellectuelle telle que celui représenté par la RSBAP aurait pu offrir une occasion de sortir la langue du carcan dans lequel les rapports diglossiques la tenaient enfermée depuis plusieurs siècles. Mais si la question put se poser, la réponse fut à nouveau négative. S'il est probable que l'attitude agressive en matière linguistique de la part du pouvoir royal dans le dernier tiers du siècle ne favorisa pas un tel changement, il semble également que l'élan social qui eût été nécessaire pour entraîner une telle modification des rapports diglossiques ne fut jamais suffisamment vigoureux. L'analyse lucide d'Eguino concernant la situation sociale de la langue basque n'eut guère d'échos, sinon négatifs comme nous l'avons vu, parmi ses collègues de la société, et lui-même se contenta par la suite de promouvoir des thèses historiques de Larramendi. En fait, ce qui se jouait alors dans les provinces ibériques ne faisait que préfigurer ce qui advint deux décennies plus tard dans les provinces aquitaines lors de la Révolution. Le mouvement intellectuel bascophile et favorable aux idées nouvelles que purent représenter par exemple les frères Garat ne déboucha sur rien, et l'idée de bilinguisme, parfois évoquée à propos de la réalisation de traductions des textes révolutionnaires, outre qu'elle fut conçue chez certains de ses promoteurs comme un instrument à

fonctionnalité double d'acculturation et de déculturation linguistique⁷³, resta lettre morte en Pays Basque.

⁷³ C'est à l'occasion des événements révolutionnaires (à commencer par les cahiers de doléances du Labourd) que, pour la première fois, le basque fut utilisé dans le registre politique, selon une démarche assez semblable à celle qui avait été celle des clercs lors du développement de la réforme catholique. Toutefois, pour certains révolutionnaires, les pratiques bilingues, en pratique toujours orientées de manière unique : français (source) → basque (cible), ne se concevaient que comme des étapes intermédiaires nécessaires avant l'extinction du basque, à laquelle devait conduire le développement de l'instruction républicaine, conçue dans l'idéologie nationaliste caractéristique du temps comme devant être linguistiquement uniforme. La formulation la plus crue de cette conception apparaît dans une correspondance de Dithurbide à Grégoire, publiée dans Oyharçabal (1994, annexe 1): *la voie des traductions est la seule qui puisse mettre les lois à la portée des habitants de ces pays [Alsace, Bretagne et Pays Basque], et leur faire comprendre leurs droits et devoirs, tandis que l'institution des écoles préparera la génération future à ne parler que la langue de la République.*

APPENDICE

Texte original ou texte source des citations traduites du basque ou de l'espagnol et figurant en français dans le texte et les notes de bas de page. Les numéros des citations ci-dessous renvoient à ceux utilisés dans le texte et les notes suivant l'ordre d'apparition.

- (1) *La literatura labortana no se mantuvo en le siglo XVIII en el nivel que había alcanzado en el anterior. P. Lafitte ve en ello un reflejo de las dificultades económicas que se siguieron para la costa vasco-francesa del tratado de Utrecht. Se podría añadir, sin establecer por ello una correlación estrecha entre fenómenos de orden muy distinto, que entre nosotros el primer florecimiento literario es posterior a la expansión comercial, de la que es buen índice la fundación de la Real Compañía Guipuzcona de Caracas.* (Michelena, *Historia de la literatura vasca*, 1960 : 85)
- (2) *hartu dut gogo liburutto hunen eguiteco, eta iendartera atheratceko, hunetan (bertce eracuslerik ezteanean) ikus dadin laburzqui cer ere sinhetsi, obratu, eta escatu behar baita* (Materre 1623, *Doctrina christiana, Iracurçailleari*)
- (3) *... eta ceren añhitz baita Euscal-herrian iracurtcen daquienic, baiña ez Euscara baicen bertce hitzcunçaric aditcen, halatan eguin ditut halacoençat Euscaraz debozinozco othoitz eta Oracino batçuk.* (Materre 1623, *Doctrina christiana, Iracurçailleari*)
- (4) *Nola ere haboroec ezpaitucie hon ediren herri hontaco Apez gazte batec gutiz honat uscarala utçuli dian Catechima, eta ezpaitcireye hartçaz cerbutchatcen : Segur ere baita, eçagutcen ezpagunu haren egiliac Teolojian iakite cian beno gehiago, onsa eguin nahia Ciala, Justicia garratcian ediren gumukiala, haren lanaren bai Doktrinan, bai uscaran hitz gogor, baita houx ouste gabian eguin dutian hanitz ; çoin hontarçunez orai guehiago aipatu gabe uzten baitutugu, bere lanian bere icena gorde diana, damu gutiagorekin bara dadin.* (Belapeyre, *Catechima laburra*, 1696 : 20-21)
- (5) *Ceren bai-taquit iende añitz dela Euscal-herrian itsasoan dabilanic, behar derauet hei ere, eracutsi nola behar derau[zc]aten bere oracinoak eta othoitcak Iaincoari eguin ...* (Materre, *Doctrina christiana*, 1623 : 325)
- (6) *Goicean demborac hala emaiten duenean, çuec itsasoan çabiltçaten Marinelok bil çaitetzte elkar gana, iar çaitetzte belhauriko, (...). Eta (...)* *erran beça çuetaric batec appurbat gora eta haguiz orai hemen ibenico*

dudan othoitza: Eta bitartean eduqui beçate bertcek ere hartan gogoa, ençun beçate, edo norc bere liburuetan ixilik iracur beçate, ceren estimatcen dut ez-tela icanen bat-ere iracurtcen daquien marinelic liburu haur içanen eztuenic. (Materre, Doctrina christiana, 1623 : 327-328)

- (7) *Ondra baicen eztuqueçu, Iaun Prelata arrotçaz,
Entçutea mint[ç]o dena beldurqui aharantçaz.
Eçen Errefauak dio Erregueen ohorea
Dela, hañitz mihitaco sujetac içatea.
Erregue baiño neuretçat, çadutzcat guehiago,
Eta ene baitan duçula escua handiago
Arren estima eçaçu çuc ere ohorea,
Aharantça arrotz batez sujeta mintçatçea.
(Etcheberri de Ciboure, Manual devotioenezcoa, [1627] 1669 : 6-7)*

- (8) *Hartaracotz obra hunen, patroin çaitut hautetsi,
Gaiski errailleac çeren baititutçu gaitçetsi.
çuri Escaintçen darotçut, othoi guarda eçaçun.
Inuidiosen mihiac liçun ezteçaçun.
Erregueac behar ditu defendatu gendeac,
Hitçuntça batecoac hain vngui nola berçeac.
(Etcheberri de Ciboure, Manual devotioenezcoa, [1627] 1669 : 6-7)*

- | | | |
|-----|---|---|
| (9) | <i>Nik behintzat aihortzen dut
zure zordun garela,
gure ilhunbetik khentzeko
zuzia zu zarela.</i> | <i>Erdaldunak ahal doazke
zein bere herritara,
gogat eginik, galduko
eztutela eskara.</i> |
| | <i>Zaharturik zioana
eskara erortzera,
Etxeberrian sarthurik
berriz doa sortzera.</i> | <i>Aspaldion zegoena
guztientzat azpiko
Etxeberrik altxaturik
gorena da iarriko.</i> |

*Eskaldunak hel bekizkit
haren ohoratzeraz,
zeren eskara eman duen
erdararen gañera.*

(Etcheberri de Ciboure, *Noelac* [1630] 1645, *apud* l'édition de L. Akesolo : 22)

- (10) *Halatan egungo-egunean ere on liçateque halaco Escualdun ahalcagarrien herritic igortcea, eta khentcea, (badut uste causi litezquen cembait joaiteco onic, bai halaber gogotic lihoazquenic, baldin causi baledi bertce halaco cargu, eta present emaille bat [mots rayés dans le manuscrit]). (Etcheberri de Sare, 1712 [1907 : 87])*

- (11) *Ezta Escuara hitcetán hain erromes, nola eremuz baita, escas eta labur :
Eta hala eztute ez cer Escuara hobenduri eta faltaduri eguin, baina bai
bere buruac, ceren diren hain laçoac, eta artha aphurretacoac, sortceac
emanicaco hitzcunçaren ikhasteco.* (Etcheberri de Sare, 1712 [1907 : 85])
- (12) *Gviristiñoa, eman diat escarazco vertsutan,
Catholico mamuala neure asti ordutan
Ikhussiric nola bainaiz iaiatce[z] escalduna,
Gure natioa dela copla maite duena.
Hartarakotz iaquiara diat versus eçarri,
Lasterrago ikhas eta maizago aipha garri.*
(Etcheberri de Ciboure, *Manual devotioñezcoa*, [1627] 1669 : 4)
- (13) (...) *Oraño ene hitza
Entzun ezak, jakiteko ea zer den Eliza.
Eliza duk arbola bat izarrerañoa
Itzaltzen duela mundu guziaren kanpoa.
Fr[ui]tua duk relijione neronek ifinia

Eta mami obra onak, azal zeremonia.
Batere eztezala azala meziprezia
Zeren baita fruituaren leial begiraria.*
(Etcheberri de Ciboure, *Manual devotioñezcoa*, [1627] 1669, 1ère partie, vers
679-686 de l'édition de P. Altuna)
- (14) *Que esa máxima tenga acogida y aceptación entre jóvenes que vienen de
colegios y seminarios, muy imbuidos de bellas letras y del latín, romance
o francés, en que las han estudiado, y que la practiquen en
conversaciones sobre esas materias, que no son comunes, ni populares,
pase, pues que hasta ahora no se han escrito en vascuence. Pero que así
estos jóvenes como otros ancianos, sean clérigos, religiosos y seglares
vascongados, entablen conversaciones sobre materias usuales y comunes
y se desdeñen de hablar en ellas en la lengua materna del país, como que
eso es de menos valer, es irracionalidad y locura.* (Larramendi,
Corografía de Guipúzcoa, 1754 : 305)
- (15) *Y aun ha llegado la infamia a valerse de estos predicadores para que en
muchos pueblos, comunidades de monjas y cofradías se tenga por cosa
de menos valer el que se predique en vascuence. Como que el vascuence
es solamente lengua para aldeanos, caseros y gente.* (Larramendi,
Corografía de Guipúzcoa, 1754 : 305)
- (16) *Trabailu xumetto hunen argitarat emateko obligatu nauen arrazoiña ez
da berzerik baizen emateko lagunza piskabat franzes hitzkuntza
ikhasterat enseiatzen diren eskualdunei. Halatan ez dut egiten presenteko*

liburu xume hau bera examinatua izateko, baiñan bai hunen medioz franzes hitzkuntza ikhasteko gutizia duten eskualdunek izan dezaten lagunza eta erraxtasun gutibat, presuna sabant eta jakinsunek egiñ dituzten liburuetarik zerbaiten komprenitzeko, eta hetarik zenbait probotxuren atheratzeko. (Harriet, Gramatica escuaraz eta francesez, 1741, Irakurtzailleari)

- (17a) *Izanen da diida gabe zunbait erraile, üskararen irakurteko usantxa gabiak gaitz, phenus, eta gogo gabe gertha eraziren diala egin bide horren konplitzia, hori hala izanik ere hatsarran, gerualat bethi hertüz juanen dira, ihur kostümatzen den bezala, eta emeki emeki beste lenguañen irakurtia ikhasten den bezala hunena ere ikhasiren da. Arrazu hori dela kausa errejentek behar lükeie eskolier üskara baizik eztakianer librü huntan irakurten erakatsi. (Maister, Jesus-Christen Imitationia, Iracurçaliari; 1757, graphie de la citation modernisée)*
- (17b) *Eskolan dabiltzan haurrek üdüri da abantalla haur jardietsiren diela, üskararen irakurten ikhasten dielarik, hala nula baita latia eta franzesa ikhasten baitütie, hanitxez ehiñerago goguan etxekiren dütiela katiximan erakusten zaitzen egia santiak. (Maister, Jesus-Christen Imitationia, dédicace à l'évêque d'Oloron)*
- (18) *konsiderazione hauk populuaeren arteko zenbait presuna hautetsien fagoretan iskribatuak izan direlakotz, bere nekhe izerdiz bizia irabazten dutenentzat luzegi izanen ziren (...); halatan ahal bezain laburki eta klarki moldatu izan ditut, guziek eta egun guziez irakur detzaten. (Baratciart, Guiristinoqui bicitceco eta hiltceco moldea, 1784, Avertissement, graphie de la citation modernisée)*
- (19) *Bi abantailla besarkatzen tizi, bata emanez liburu net handi esten batetan zer ere baita prootxosenik her[r]ietako populiaren dako devozionesko liburu dugun hobenen batian, zoin lauretan hedatiago baita; bestia bere laburtazunaz familia praubenen eroz bidian ezarriz. (Lopez, Alphonsa Rodriguez (...)) Aitaren Guiristinho Perfeccioniaren praticaren pparte bat Heuzcarala itçulia, 1782, Préface de P. D'Abense)*
- (20) *Lanaren luzetarzunaz zen bezambat, [...] laburtzia hobe zela, liburu hedatu horren pharte bat gende komunaren hoben denaren xoilki Heuzkarala itzuliz, eta bestiak utziz; ceren halaz liburia labur-ago baitate eta merkiago, eta hantik gende praubek ihikiago erosiren, eta aborok probetxaturen. (Lopez, Alphonsa Rodriguez (...)) Aitaren Guiristinho Perfeccioniaren praticaren pparte bat Heuzcarala itçulia, 1782, Avertissement)*

- (21) *Digo, pues, que mi primera idea fue de que toda esta Opera fuesse en Vascuence, pero luego me saltó la dificultad del Dialecto de que me havia de servir en ella. Si me valia del de Azcoytia, hubiera sido poco grato à todo el resto del País hasta la Frontera de Francia, por la preocupacion que tienen contra el vascuence ó dialecto de Goi-erri, y si queria usar del Dialecto de Tolosa, Hernani, San Sebastian, etc., exponia a los Actores a hacerse ridiculos, pues seria dificil que todos pudiesen imitarle bien. Por esta razon, pues me huve de contentar con reservar el Vascuence para lo cantado, haciendo que todo lo representado fuesse en Castellano. (Munibe, *El borracho burlado*, 1764, Préface)*
- (22) *el el reyno de Castilla se ha vedado que ninguna cosa impresa en romance, fuera del dicho reyno de Castilla pueda entrar en el dicho reyno, ni venderse: y como este reyno sea tan pequeño, y la mayor parte sea Bascongado; se vende muy poco de lo que se imprime: y sino se da lugar a que se venda en Castilla, recibirá mucho daño el suplicante, y no podra mantener su casa. (A. Anvers, imprimeur à Pampelune, 1569, apud Perez-Goyena 1947, 1 : 128)*
- (23) *Jauna, zeren zuk ezpaituzu franzes lengoagerik endelgatzen eta nik ezpeitakit eskribatzen espainolez, haren kausaz euskaraz eskribaturen dut guthun haur, esperanzaz plazer harturen duzula gure lengoage naturalaz (G. d'Etchart à Miguel Ross, 1616, apud Altuna & Miranda, 1995 : 532 ; transcription en orthographe modernisée des éditeurs)*
- (24) *Yo no puedo dejar de tomar un poco de cólera con mis vizcaínos, que no se sirven della en cartas y negocios, y dan ocasión a muchos de pensar que no se puede escribir, habiendo libros impresos, en esta lengua. (P. Madariaga, *Tercera parte del libro intitulado honrra de escriuanos : donde se da arte parte esceuir y pronunciar verdadero, assi en Romance Castellano y en qualquier lengua vulgar, como en latin, por otre nombre orthographia*, 1565 ; apud Altzibar (1989: 2, 03))*
- (25) *Emen Guraso, ta Maisuac falta andibat erremediatu beardute, ta gure Eusquerari orañaño baño mesede gueiago eguiñ. Gendeen artean beste Lenguageric Eusquera baño dicha gabeagoric ezta icusi, ta gure jatorrizco, edo jaiotzaco Izquera ezbaliz bezala, guiza artetic quendu, ta lurpean ondatu naidute, ta Escoletan sortija, edo siñaleaquin, azote ta castiguaquin eragotcinaidute. Cer eraqueria itsuagoric au baño? (Carcaberaz, *Eusqueraren berri onac*, 1761 : 17)*
- (26) *... se mantiene en las arideces en unas montañas donde sus naturales por mas afecto que le tengan, solo le han conservado como alaja de casa arrinconado sin mas afeytes, que los de su natural aseo acometido por todas partes à su total exterminacion; pues como para el trato común*

con los demas españoles es necesario saver castellano, y este interesa mas por todos titulos de combeniencia que el bascuence : Todo el connato se pone en aprehender aquel desde la infancia; y assi en las escuelas de primeras letras, se enseña à leer y escribir en Castellano; y aun se prohíve a los niños hablar en Bascuence, por que no les embaraze al otro ydioma. En todos los pueblos grandes especialmente, es corriente y aun dominante el castellano con particularidad entre eclesiasticos, cavalleros y quantas personas se tienen por de alguna distincion. Se predica en castellano: Las escripturas, tratos y contratos Públicos se hacen en Castellano en las Audiencias de las Provincias, y Consejo Real de Navarra: todo se actua y se despacha en Castellano: los Capitanes Generales y Yntendentes, Correjidores y otros Ministros del Rey hablan gobiernan, y dan sus ordenes en Castellano: aun los Fueros, y los Ordenanzas particulares de los pueblos estan en castellano: con que lejos de pulir, hermostear, y cuidar el Bascuence, todo conspira a su decadencia ha muchos siglos ... (Lettre de J. Eguino de 1771 à la RSBAP, apud Altzibar 1985)

- (27) *Alabañan guchic daqui bere jayeterrico Eusqueraren erdiá, eta alpérrac diradén bezala, éztute icasi nai gueiago, ta éztie nai béren burúai atsecabéric emán. Baña onetatik zer guertatzen dá? Daquiten pisca arequin, hitz molcho, escúmen baten diña eztán arequin nola eciñ adierázo dituztén beren esacariac, badarasáte púlpituan hitzera naasi bat, beiñ Eusquéra, beiñ Erdéra, beiñ Latiñera, gucia le[r]datuá, ziquinduá, baraustuá: ceñean dirudién, igo diralá gaiñ artara enzule gucien burlá egitera: ta arritú oi naz, nolá ascó ta ascó, bulzaca ordú gaistoán áyentzat, bótatzen eztituztén andicán berá. (Larramendi, Lettre à Mendiburu du 15 mars 1747, *Euskal testuak* : 35)*
- (28) *Cer bada? eztabilza gure Eleizetan Predicárizo franco? eztarasate surmurrez, ta deadarréz Cerucó jakimbidea? Eguia da, badabilza, ta badarasate. Ordea cer da ansi, enzínle guéyenac erausi hurá aditzen ezpadute? Simistérazo nai digute, aditzen dala Gaztelania, are icasi ez dítienen artean. Eztá hori eguia: alpérrren eráusiac, eta aitzáquiac dirade: hitz banácaren bátzuec adituágatic aiceák dáramatzi bésteac, eta Jaincóaren hitzarén oguiá guelditzen da Euscáldunentzat, cheatu báguez provechuric gábea. (Larramendi, Lettre à Mendiburu du 15 mars 1747, *Euskal testuak* : 35)*
- (29) *Eliztar euscaldun jaunac eguiten dirà Eliz-jaun ta predicari beren estudi guciak erdal-errien batean eguin ezquero. Estudiora joaten dirà aur-euscara bai ta besteric icasi bague, ta cequiten pisc orretan ere moteltzen dirà ango beren lanac bucatu horduco; ta Eliz-jaun ta predicari eguiten diranean arkitzen dirà aurtasunean diña euscar ere ez*

daquitela. (Mendiburu, *Mendibururen idazlan argitaragabeak*, 1. liv.: 53)

- (30) ... *que siendolo para estas Provincias la Bascongada y no la Castellana, el intento de la Sociedad es diametralmente opuesto à la doctrina de estos Sabios, y à lo que estilaban los Griegos y Romanos.* (RSBAP, *Extractos del Año de 1772* : 88)
- (31) *Luego (replicará el Anonimo) se contradice asimisma en aplicar le Gramatica Castellana à las Escuelas Bascongadas. Aqui está la equivocacion. 1º. Porque aunque la lengua peculiar del Pais es la Bascongada, la de la Nacion es la Castellana, y consiguientemente la nativa de todos los Españoles. 2º. Porque por disposicion del Gobierno no puede en las Escuelas del Pais usarse de otra lengua que de la Castellana; por lo qual todas las cartillas, libros, manuscritos y materias que se dán à los muchachos son en Castellano, prohibiendose al mismo tiempo el Bascuence en tanto grado, que hay establecido un anillo, que pasa de mano en mano entre los que se descuidanen este punto: de modo, que aquel en cuyo poder se encuentra al fin de la semana, tiene su castigo determinado. 3º. Porque haciendode por estos medios familiar la inteligencia de la lengua Castellana en las Escuelas Bascongadas, y reduciendose el fin de la doctrina, de que aqui se trata, à enseñar la Gramatica en lengua que se sabe de ante mano, se logra perfectamente èsto con el medio dispuesto por la Sociedad.* (RSBAP, *Extractos del Año de 1772* : 101)

BIBLIOGRAPHIE

- Abellan, J. L. 1986. "La Ilustración en Europa y en España", J. Urrutikoetxea (éd.), *Peñaflorida y la Ilustración*, Mundaiz, Saint-Sébastien, EUTG, 9-20.
- Aguirre Gandarias, S. 1986. *Las dos primeras crónicas de Vizcaya / estudios, textos críticos y apéndices por Sabino Aguirre Gandarias*. Caja de Ahorros Vizcaina, Bilbao.
- Alborg, J. L. 1985. *Historia de la literatura Española. El siglo XVIII*, Gredos, Madrid.
- Altuna, P. 1994. "Lapurtarrak Oihenartekin haserre?" [Les Labourdins irrités par Oihenart ?], *Oihenarten laugarren mendeurrena*, Iker-8, Euskaltzaindia - Académie de la Langue basque, Bilbao, 477-484.
- Altuna, F. & Miranda, P. 1995. "Irungo udaleko zazpi agiri euskaraz" [Sept ordonnances de la municipalité d'Irun en langue basque], *Anuario del Seminario de Filología Vasca 'Julio de Urquijo'*, XXIX-2/3, 527-544.
- Altzibar, X. 1985. "Euskara adiskideen batzarrean" [La langue basque dans la Real Sociedad Bascongada de los Amigos del País], *Symbolae L. Mitxelena Oblatae*, Vitoria, t. 2, 1119-1135.
- Altzibar, X. 1989. *Mogeldarrak, astarloarrak, prai Bartolome: nortasuna eta obra; idazlanak; grafiak* [Les Moguel, les Astarloa, et frère Bortolome : personnalité et œuvre; textes, graphies], thèse de l'Université du Pays Basque, non publiée, 3 tomes.
- Arana Martija, J. A. 1994. "Euskal Herriko inprentaren historia" [Histoire de l'imprimerie au Pays Basque], *Uztaro*, 12, 37-54.
- Arcocha-Scarcia, A. 1999. "*Itssassoco biayetaco othoicen araldea*. La série de prières pour les voyages en mer' de Joannes Etcheberri de Ciboure (1627)", *Lapurdum*, 4, 9-44.
- Arcocha-Scarcia, A. 2000. "Pierre Detcheverry dit "Dorre", pilote et cartographe labourdin du XVIIe siècle traducteur en euskara du routier d'Hoyarsabal de 1579", P. Hourmat & J. Pontet (édit.) *Autour de Bertrand d'Etchauz, Evêque de Bayonne*, Actes du colloque des 17 et 18 septembre 1999, Société des Sciences Lettres et Arts de Bayonne, Bayonne, 57-82.
- Arkotxa, A. 1994. "Oihenarten amodiozko poesien azterketa konparatiboa" [Analyse comparative des poésies amoureuses d'Oihenart], *Oihenarten laugarren mendeurrena*, Iker-8, Euskaltzaindia, Bilbo, 401-450.

- Azpiazu, J. A. "Las escuelas en el País Vasco a principios de la Edad Moderna. El interés por la enseñanza por parte de instituciones y particulares", *Vasconia, Cuadernos de Historia-Geografía*, IV Jornadas de Estudios Históricos Locales, Formas de Transmisión de la Cultura, Eusko Ikaskuntza, 27, 147-164.
- Baratciart, A. 1784. *Giristinoki bizitzeko eta hiltzeko moldea* [La méthode pour vivre te mourir chrétiennement], Duhart-Fauvet, Bayonne.
- Belapeyre, A. 1696. *Catechima laburra eta Jesus-Christ goure Ginco Jaunaren eçagutçia, salvatu içateco* [Catéchisme abrégé et la connaissance de notre Seigneur Dieu pour être sauvé], édition fac-similée avec édition critique de J.-L. Davant, Euskaltzaindia - Académie de la Langue basque, Bilbao, 1983.
- Boucher, J. 2000. "Le rôle politique des Vicomtes d'Etchauz, négociateurs de Henri III de Navarre", P. Hourmat & J. Pontet (édit.) *Autour de Bertrand d'Etchauz, Evêque de Bayonne*, Actes du colloque des 17 et 18 septembre 1999, Société des Sciences Lettres et Arts de Bayonne, Bayonne, 153-164.
- Cardaberaz, A. 1761. *Eusqueraren berri onac eta ondo escribitceco, ondo iracurteco, ta ondo itzeguiteco erreglac* [Les bonnes nouvelles de la langue basque et les règles pour bien parler, bien lire et bien écrire], chez A. Castilla, Pampelune.
- Chartier, R. (dir.) 1985. *Pratiques de la lecture*, Payot, Paris.
- Chartier, R. 1987. *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime*, Seuil, Paris.
- Cierbide Martinena, R. 1988. *Estudio lingüístico de la documentación medieval en lengua occitana de Navarra*, Universidad del País Vasco, Euskal Herriko Unibertsitatea, Lejona.
- Cortina, J. L. "La ideología ilustrada del Conde de Peñafiorida", J. Urrutikoetxea (éd.), *Peñafiorida y la Ilustración*, Mundaiz, Saint-Sébastien, EUTG, 21-42.
- Darrobers, J-N. 1992. "Histoire de Ciboure des origines à la Révolution", *Ciboure*, Ekaina, Saint-Jean-de-Luz.
- Darrobers, J-N. 1994. "Saint-Jean-de-Luz au XVIIIe siècle", *Saint Jean de Luz, II*, Ekaina, Saint-Jean-de-Luz.
- Desgraves, L. 1972. "Les livres imprimés à Bayonne au XVIIIe siècle", *Bulletin de la Société des Sciences Lettres et Arts de Bayonne*, 379-382.

- Desgraves, L. 1975 L. "Les livres imprimés à Bayonne au XVIII^e siècle (1701-1789)", *Bulletin de la Société des Sciences Lettres et Arts de Bayonne*, 161-178.
- Dubarat, V. 1901. *Le Missel de Bayonne de 1543*, Pau.
- Dubarat, V. 1914. "Le dictionnaire basque et les rudiments du P. Dominique Bidegaray, Franciscain du couvent de Pau (1675-1679)", *Revue Internationale des Etudes Basques*, 8, 6-16.
- Duo, G. 1998. "Cuatro aspectos de la enseñanza de náutica en el País Vasco (s. XVI-XIX)", *Vasconia, Cuadernos de Historia-Geografía*, IV Jornadas de Estudios Históricos Locales : Formas de Transmisión de la Cultura, Eusko Ikaskuntza, 27, 87-99.
- Dupuy, A. 1972. "La vie religieuse dans le diocèse de Bayonne aux 17^e et 18^{ème} siècles", *Bulletin de la Société des Sciences Lettres et Arts de Bayonne*, 103-122.
- Duvigneau-Légasse, M. 1993. *Le bailliage du Labourd. Ses jugements civils et criminels de 1680 à 1790*, thèse d'Etudes basques, Université de Bordeaux 3.
- Duvoisin, C. 1861. *Vie de Monseigneur Daguerre, fondateur du Séminaire de Larressore*, Veuve Lamaignère, Bayonne.
- Echegaray, C. de --. 1917. "Que se leía en Bilbao á fines del siglo XVI ?", *Euskalerraren alde*, 117-125, 154-162, 191-216, 217-223, 250-258.
- Etcheberri, J. 1627. *Manval devotioñezcoa edo ezperen, oren oro escvetan erabilltçeco liburutchoa* [Manuel de dévotion ou au moins, livret à avoir entre les mains à toute heure], G. Millanges, Bordeaux ; édition facsimilée de la seconde édition de 1669 chez I. Mongirion Millanges à Bordeaux : 1978, Hordago, Saint Sébastien ; édition critique du 1er livre par P. Altuna, 1981, Académie de la Langue basque - Euskaltzaindia, Bilbao.
- Etcheberri, J. 1630. *Noela eta berce canta espiritual berriac*, cité d'après l'édition de L. Akesolo parue en 1970 sous le titre *Noelak* sans indication de l'édition source, Sociedad guipuzcoana de Ediciones y publicaciones, Saint-Sébastien.
- Etcheberri (de Sare), J. [1712] 1907. *Obras vascongadas del doctor labortano Joannes d'Etcheberri (1712)*, édition de J. de Urquijo, Geutner, Paris ;

réédité en reprise par les éditions Atlantica, sous le titre *Lan osoa*, s. d., Pau.

Etcheverry, D. 1751. *Vie et lettres de Madame d'Etcheverry*, Jean Niel, Avignon.

Euskalerrriaren Adiskideen Elkarte, 1772-1775. *Extradados de las juntas generales celebradas por la RSBAP*, Madrid (1772), Vitoria (1773-115).

Euskaltzaindia. 1998. *Euskararen liburu zuria* [Le livre blanc de la langue basque], Euskaltzaindia, Bilbao.

Eygun, J. 1992. "L'occitan dans la pastorale catholique au XVIIe et XVIIIe siècles: premières recherches dans les diocèses gascons", *Lengas*, 31, 39-68.

Ferguson, C. A. 1959. "Diglossia", *Word*, 15, 325-340.

Fernández de Pinedo, E. 1974. *Crecimiento económico y transformaciones sociales del País Vasco (1100-1850)*, Siglo XXI, Madrid.

Fortun, L. J. 1994. "Guipúzcoa y las diócesis de Pamplona y Bayona", J. L. Orella (édit.), *El pueblo vasco en el renacimiento (1491-1521)*, Loiolako Inazio Institutua, Université de Deusto.

Godinot, R. 1965. "Contribution à une Histoire de l'imprimerie et de la librairie à Bayonne", *Bulletin de la Société des Sciences Lettres et Arts de Bayonne*, 119-132.

Goñi Gaztambide, J. 1947. *Los Navarros en el Concilio de Trento y la Reforma tridentina en la diócesis de Pamplona*, Publicaciones del Seminario diocesano de Pamplona, Pampelune.

Goñi Gaztambide, J. 1995. "Sancho de Elso y su Catecismo bilingüe: nuevos datos", *Fontes Linguae Vasconum*, 68, 7-22.

Goyetche, L. 1883. *Saint-Jean-de-Luz historique et pittoresque*, L. Hugonis, Paris; réédité Lafitte-reprints (1998), Marseille.

Goyhenetche, M. 1998. *Histoire Générale du Pays Basque. Préhistoire – Epoque romaine –Moyen-Âge*, Tome 1, Elkarlanean, Bayonne.

Harriet, M. 1741. *Gramatica escuaraz eta francesez, composatua Frantzez hitzcunça ikhasi nahi dutenen faboretan* [Grammaire en basque et en français, au bénéfice de ceux qui veulent apprendre la langue française] ceux qui], Bayonne.

- Hérelle, G. 1926. *Les pastorales à sujet tragiques considérées littérairement*, Champion, Paris.
- Jimeno Jurío, J. M. 1995. "Las lenguas escritas y habladas en Pamplona", *Fontes Linguae Vascomum*, 68, 51-68.
- Jimeno Jurío, J. M. 1999. *Navarra, Gipuzkera y el Euskera. Siglo XVIII*, Pamiela, Pampelune.
- Juaristi, J. 1987. *Literatura vasca*, Taurus, Madrid.
- Julia, D. 1997. "Lectures et Contre-Réforme", G. Cavallo & R. Chartier (dir.) *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Seuil, Paris, 277-314.
- Lancre, P. de --. 1612. *Tableau de l'inconstance des mauvais anges et démons, où il est traité des sorciers et de la sorcellerie*, édition de N. Jacques-Chaquin (1982), Aubier, Paris.
- Lafitte, P. 1941. *Le basque et la littérature d'expression basque en Labourd, Basse-Navarre et Soule*, Le livre, Bayonne.
- Laspalas Perez, J. 1987 *Escuelas y maestros de primeras letras en Pamplona durante el Siglo de Oro*, mémoire non publié, Universidad de Navarra.
- Larramendi, M. 1990. *Euskal testuak* [Textes basques], recueil des textes en basque de l'auteur, édité par P. Altuna eta J. A. Lakarra, Andoingo udala. Saint-Sébastien.
- Larramendi, M. de -- . [1754]. *Corografía de la Provincia de guipúzcoa*, édition facsimilée de la première édition (1882, Editorial Amigos del libro vasco (1985).
- Lasagabaster, J. M. 1986. "Peñaflorida en la vida literaria del siglo XVIII", J. Urrutikoetxea (édit.) *Peñaflorida y la Ilustración*, Mundaiz, EUTG, Saint-Sébastien, 43-66.
- Lassus, A. 1987. *Corsaires et capitaines de navires du Pays basque, natifs de Ciboure*, Ekaina, Bayonne.
- Lopez, 1782. *Alphonsa Rodriguez, Jesusen compaghaco Aitaren Guiristinho Perfeccioniaren praticaren pparte bat Heuzcarala itçulia, Heuzcara becic ezitakitenen daco* [Une partie de la pratique de la perfection chrétienne d'Alphonse Rodriguez, père de la Compagnie de Jésus, traduite en basque, pour ceux qui ne savent que le basque], Avignon.

- Lluch, E. 1999. *Las Españas vencidas del siglo XVIII*, Grijalbo Mondadori, Barcelone.
- Maister, M. 1757. *Jesus-Christen Imitacionia*, Ducue et Desbaratz, Pau. L'ouvrage est publié sans nom d'auteur, mais il est attribué à Martin Maister (cf. Bibliographie de Vinson).
- Malaxechevarría, J. 1926. *La compañía de Jesús por la instrucción del pueblo Vasco en los siglos XVII y XVIII.*, Saint-Sébastien.
- Martínez Arce, M. D. 1999. *Luces y sombras del siglo XVII : Navarra en tiempos de Carlos II "el Hechizado"*, Pampelune.
- Martínez Gorriaran, C. 1993. *Casa, provincia, rey : (para una historia de la cultura del poder en el País Vasco)*, Alberdania, Irún.
- Materre, E., 1623. *Dotrina christiana. Bigarren impresionearen debocinozco othoitz eta oracino batzuez berreturic* [Doctrine chrétienne. Augmentée de plusieurs oraisons et prières de la deuxième impression], 2^{ème} édition augmentée, (1^{ère} édition 1617), J. Millanges, Bordele.
- Mendiburu S. 1982. *Mendibururen idazlan argitaragabeak* [Les travaux inédits de Mendiburu], édition critique de P. Altuna, 1^{er} tome, Euskaltzaindia-Mensajero, Bilbao.
- Michelena. L. 1960. *Historia de la Literatura vasca*, Minotauro, Madrid.
- Mitxelena, K. 1981: "Patxi Altunari erantzunez" [En réponse à P. Altuna], *Euskera*, 2, 617-626.
- Montoya Martínez, J. & Riquer, I. de --. 1998. *El prólogo literario en la Edad Medieval*, UNED, Madrid.
- Munibe, J. [1764] 1991. *Gabonsariak - El borracho burlado*, édition critique de X. Altibar, Eusko Legebiltzarra / Parlamento Vasco, Vitoria-Gasteiz.
- Nebrija, A. de --. 1472. *Grámatica de la lengua castellana*, Edition de A. Quilis, Editorial Centro de Estudios Ramon Areces, Madrid.
- Nogaret, J. 1925. *Saint-Jean-de-Luz des origines à nos jours*, Bayonne.
- Oihenart, A. 1665. *L'art poétique basque*, texte inédit publié par P. Lafitte dans la revue *Gure Herria*, 1967, separata, édition Gure Herria, Bayonne.
- Orpustan, J-B. 1999. "Un type de paratexte dans la littérature basque de la première moitié du XVI^e siècle : les dédicaces", *Lapurdum*, Numéro

spécial 1, Actes du colloque de Bayonne (12-13 avril 1999) *Euskal literatura Axularren aroan*, 9-37.

Oyharçabal, B. 1994. "Les documents recueillis lors des enquêtes linguistiques en Pays Basque durant la période révolutionnaire et le Premier Empire", J-B. Orpustan (dir.) *La Révolution française dans l'histoire et la littérature basques du XIXe siècle*, Actes du colloque de l'URA 1055 du CNRS des 28-29 juin 1993, Bayonne, 63-120.

Oyharçabal, B. 1999a. "Euskarazko irakaskintzaren historia: ororen eskolen ildotik, frantses iraultzaren garaiko eskola liburuxka bat" [Histoire de l'enseignement en basque : un opuscule scolaire du temps de la Révolution française], *Lapurdum*, Hommage au Professeur Jean Haritschelhar, 81-106.

Oyharçabal, B. 1999b. "Les prologues auctoriaux des ouvrages basques des XVIe et XVIIe siècles", *Lapurdum*, Numéro spécial 1, Actes du colloque de Bayonne (12-13 avril 1999) *Euskal literatura Axularren aroan*, 39-94.

Oyharçabal, B. 2001. "Ecrits basques et diglossie dans le Labourd du XVIIIe siècle: au sujet de l'interprétation de la dédicace d'Etcheberri de Ciboure à C. de Rueil (1627)", in *Hommage à E. Goyheneche*, Eusko Ikaskuntza, Saint-Sébastien, 202-214.

Oyharçabal, B. à par. b. "Lapurteraren gorabeherak letra hizkuntza gisa XVII et XVIII mendeetan : gogoeta batzuk euskarazko idazkigintzaren bilakaeraz" [L'évolution du dialecte labourdin comme langue littéraire durant les XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles], *Litterae Vasconicae*, Labayru.

Perez Goyena, A. 1947. *Enseño de una bibliografía navarra desde la creación de la imprenta en Pamplona hasta el año 1910*, 1^{er} livre., Aldecoa, Burgos.

Pikabea, J. 1993. *Lapurtera idatzia (XVII-XIX). Bilakaera baten urratsak* [Le dialecte labourdin écrit (XVII-XIX). Etapes d'une évolution], Kutxa Fundazioa, Saint-Sébastien.

Pontet J. 1980. "Elèves et enseignants du collège de Bayonne au XVIIIe siècle", *Bulletin de la Société des Sciences Lettres et Arts de Bayonne*, 19-40.

Pontet, J. 1991. "Ville, société, culture", in J. Pontet (édit.) *Histoire de Bayonne*. Privat, Toulouse, 151-174.

Pontet-Fourmigué, J. 1990. *Bayonne, un destin de ville moyenne à l'époque moderne*, J & D, Biarritz.

- Pontet, J. 2000. "Le gouverneur et l'évêque ; deux pouvoirs rivaux dans la ville, deux personnalités irréconciliables : Antoine de Gramont et Bertrand d'Etchauz", P. Hourmat & J. Pontet (édit.) *Autour de Bertrand d'Etchauz, Evêque de Bayonne*, Actes du colloque des 17 et 18 septembre 1999, Société des Sciences Lettres et Arts de Bayonne, Bayonne, 187-208.
- Resines, 1988 : "Valoración catequética de la Doctrina Christiana de Juan Pérez de Betolaza", *Boletín de la Real Sociedad Vascondada de los Amigos del País*, 44, 533-542.
- Resines; L. 1997. *La catequesis en España*, Biblioteca de autores cristianos, Madrid.
- Rodríguez-Moñino, A. (1942-1944) *Cancionero General de la Doctrina Cristiana, hecho por Juan López de Ubeda (1579, 1585, 1586)*, 2 vol., Sociedad de Bibliófilos Españoles, Madrid.
- Rodriguez-Puertolas, J. (coord.) 1987. *Historia social de la Literatura española (en lengua castellana)*, 3 tomes, seconde édition revue et augmentée, Castalia, Madrid.
- Rucquoi, A. 1993. *Histoire médiévale de la Péninsule ibérique*, Seuil, Paris.
- Sagarna, A. 1984. "Euskara XVIII. Mendean" [Le basque au XVIII^{ème} s.], *Eusko Ikaskuntza, Cuadernos de sección Hizkuntza eta Literatura*, 3, 17-114.
- Salaberri, P. 2000. "Axularren testu-zorrak" [Les emprunts textuels d'Axular], *Fontes Linguae Vasconum*, 84, 193-210.
- Sarasola, I. 1976. *Historia social de la literatura vasca*, Akal, Madrid.
- Sarasola, I. 1983. "Contribución al estudio y edición de textos antiguos vascos", *Anuario del Seminario de Filología Vasca 'Julio de Urquijo'*, XVII, 69-212.
- Sarmiento, R. 1992. "Espagne", Section 2 du chapitre 5 intitulé "Les traditions nationales" du tome 2 de S. Aurox (dir.) *Histoire des idées linguistiques*, Mardaga, Liège - Bruxelles, 329-338.
- Sarrailh, J. 1957. *La España ilustrada de la segunda mitad del siglo XVIII*, traduction de l'édition française (1954), FCE, Madrid.
- Serrurier, le Vicomte de – . 1873-1874. "De l'instruction primaire dans la région des Pyrénées occidentales et spécialement en Béarn depuis la fin du XIV^e siècle jusqu'en 1789", *Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau*, Pau, 224-282.

- Suire, E. 2000. "L'épiscopat français au temps de B. d'Etchauz", P. Hourmat & J. Pontet (édit.) *Autour de Bertrand d'Etchauz, Evêque de Bayonne*, Actes du colloque des 17 et 18 septembre 1999, Société des Sciences Lettres et Arts de Bayonne, Bayonne, 83-92.
- Torrealdai, J. M. 1998. *El libro negro del euskera*, Tartalo, Saint-Sébastien.
- Tovar, A. 1980. *Mitología e ideología sobre la lengua vasca*, Alianza, Madrid.
- Turgeon, L. 1982. *Pêches basques en Atlantique-Nord (XVIIe-XVIIIe siècle)*, thèse de 3^{ème} cycle non publiée, Université de Bordeaux 3.
- Urkizu, P. 1986. "Euskara XVI-XVII. mendeetako zenbait idazle atzerritarrengan" [Le basque chez les écrivains étrangers des XVII-XVIII^{ème} s.], *Anuario del Seminario de Filología Vasca 'Julio de Urquijo'*, XX-2, 343-350.
- Urkizu, P. (dir.), M. J. Olaciregui, X. Altzibar, I. Aldekoa, J. R. García. 2000. *Historia de la Literatura vasca*, UNED, Madrid
- Vergara-Ciorda, J. 1991. *Colegios seculares en Pamplona (1551-1734)*, Ediciones Universidad de Navarra, Pampelune.
- Villasante, L. 1979. *Historia de la literatura vasca*, 2^{ème} édition corrigée et augmentée (1^{ère} édition 1961), Oñate.
- Vinson, J. 1891 & 1898. *Essai d'une bibliographie de la langue basque* (1^{er} livre) et *Additions et corrections, citations et références. Journaux et revues* (2^{ème} livre), Maisonneuve, Paris.
- Zubiaur, J. R. 1990. *Las ideas lingüísticas vascas en el s. XVI (Zaldibia, Garibay, Poza)*, Mundaiz, Université de Deusto, Saint-Sébastien.